

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/2

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.2.45070

---

#### Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JAN SCHNEIDER

COMMENT ÉDITER UNE REVUE RÉVOLUTIONNAIRE  
ALLEMANDE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ?  
LE CAS DU MENSUEL »FRANKREICH« (1795–1805)

Il n'est pas sans intérêt de se pencher sur les aspects matériels de la production et de la diffusion de »Frankreich«, un périodique allemand à la charnière du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, car on peut ainsi se faire une idée du fonctionnement de la presse et de son impact dans l'opinion publique.

Jusqu'à présent, aucune monographie n'a paru sur »Frankreich«. Les ouvrages qui mentionnent son existence pèchent souvent par omission ou par inexactitude, sans excepter le plus récent répertoire général, qui recopie des hypothèses non étayées de ses devanciers, sans ajouter une quelconque preuve nouvelle<sup>1</sup>. Mais les chercheurs ont droit à une certaine indulgence, eu égard à la difficulté du sujet à étudier. Ceci est vrai de quasiment tous les journaux de cette époque, comme le souligne Jürgen Wilke: »On ne peut presque jamais retrouver et présenter pour chaque périodique particulier les données et informations exigées par la statistique journalistique moderne. Cela vaut surtout pour les tirages. De plus, dans bien des cas, on manque de données bibliographiques sûres sur l'équipe rédactionnelle ... Bien des lacunes subsistent encore, des corrections de bibliographies déjà établies s'avèrent nécessaires, des documents sur les organes moins importants manquent souvent complètement«<sup>2</sup>.

Puissions-nous, conformément au vœu exprimé par Wilke, combler une lacune de l'histoire de la presse allemande!

Un environnement favorable

Johann Friedrich Reichardt (1752–1814), le chef d'orchestre du roi de Prusse, fut dès le début fasciné par la Révolution française. Sa position l'obligea à la discrétion. Cependant, lors d'une partie de belote entre amis, il se laissa aller, prit les cartes des rois, en coupa les têtes, et s'exclama: »Il faudrait agir ainsi avec tous les rois!«<sup>3</sup> Ces

1 Holger BÖNING, *Deutsche Presse. Biobibliographische Handbücher zur Geschichte der deutschsprachigen periodischen Presse von den Anfängen bis 1815*, vol. II, Stuttgart-Bad Cannstatt 1997, (»Altona-Bergedorf-Harburg-Schiffbek-Wandsbek«), énumérant (mais sans fournir aucune référence) des noms de personnes qui auraient collaboré à »Frankreich«.

2 Jürgen WILKE, *Literarische Zeitschriften des 18. Jahrhunderts (1688–1785)*, vol. I, Stuttgart 1978, p. 11.

3 H. M. SCHLETTERER, *Joh. Friedrich Reichardt. Sein Leben und seine musikalische Thätigkeit*, vol. I (seul paru), Augsburg 1865, p. 505 (réédit. Walluf 1972).

propos arrivèrent aux oreilles de Frédéric-Guillaume II, qui licencia sur-le-champ son maestro<sup>4</sup>.

Obligé de trouver un nouveau gagne-pain et désirant diffuser les principes de 89, l'ex-maestro décida de fonder une revue consacrée uniquement à ce qu'il appelait »l'affaire française«, pour laquelle il éprouvait »un attrait irrésistible«<sup>5</sup>. Le mensuel »Frankreich« vit le jour en 1795. Il parut jusqu'en 1805 à Altona, près de Hambourg<sup>6</sup>.

On peut se demander pourquoi le Prussien Reichardt choisit comme lieu de publication les environs de Hambourg. N'aurait-il pas pu rester en Prusse?

Étant donné les convictions révolutionnaires du rédacteur en chef, la revue avait besoin de paraître là où la censure fût le plus indulgente possible. L'empereur Léopold II avait en effet promulgué une loi sévère sur la presse le 3 décembre 1791, afin de prévenir des troubles semblables à ceux qui secouaient la France. Ordre fut donné d'»empêcher avec soin la diffusion de tous les écrits ou principes allumant le feu de la révolte ou de l'insurrection – surtout ceux qui favorisent le renversement de la constitution actuelle ou le trouble de l'ordre public«<sup>7</sup>. Ce décret fut envoyé à tous les princes et à tous les états (*Stände*) du Saint Empire romain germanique. En 1795, dans la presque totalité des territoires de l'Empire, Reichardt aurait donc difficilement pu fonder un journal républicain. Mis à part Strasbourg, sous juridiction française<sup>8</sup>, les seuls endroits où régnait la liberté de presse étaient le duché de Holstein et la ville de Hambourg. Alors que dans quasiment toute l'Allemagne, la liberté de presse fut restreinte durant la période de la Révolution française, le Danemark (qui gouvernait aussi le territoire allemand de Schleswig-Holstein) ne changea pas sa législation libérale. Un édit du 3 décembre 1790, dû au premier ministre comte de Bernstorff, réaffirma solennellement la liberté d'écrire<sup>9</sup>. Le territoire du Schleswig-Holstein, comportant notamment les villes de Kiel et d'Altona, put ainsi devenir un lieu privilégié pour les imprimeurs et journalistes révolutionnaires et démocrates<sup>10</sup>.

La ville de Hambourg, elle, avait également une législation fort indulgente. Le sénat de cette république était favorable aux idées démocratiques. Pourvu que leurs écrits ne troublassent point l'ordre public de la ville hanséatique, les journalistes

4 Décision du 28 octobre 1794, texte dans: Walter SALMEN, Johann Friedrich Reichardt. Komponist, Schriftsteller, Kapellmeister und Verwaltungsbeamter der Goethezeit, Fribourg-en-Brisgau 1963, p. 80.

5 Lettre de Reichardt à Goethe, 7 avril 1795, citée par Günter HARTUNG, Reichardts Entlassung, dans: Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin Luther Universität Halle-Wittenberg X/4 (1961), p. 980.

6 Réimprimé par Kraus-Reprint, Nendeln (Liechtenstein) 1972.

7 Margot LINDEMANN, Deutsche Presse bis 1815, Berlin 1969, p. 114.

8 À Strasbourg parut notamment le journal jacobin en langue allemande »Argos, oder der Mann mit hundert Augen« (1792–1794). Il fut rédigé par Eulogius Schneider, un moine défroqué, qui finit par être guillotiné; cf. Walter GRAB, Eulogius Schneider. Ein Weltbürger zwischen Mönchszelle und Guillotine, dans: G. MATTENKLOTT, K. R. SCHERPE (dir.), Demokratisch-revolutionäre Literatur in Deutschland: Jakobinismus, Kronberg 1975, p. 61–138; Claude BENZINGER, Vie et mort d'Eulogius Schneider, Strasbourg 1997.

9 Walter GRAB, Demokratische Strömungen in Hamburg und Schleswig-Holstein zur Zeit der ersten französischen Republik, Hambourg 1966, p. 26.

10 Ibid.; WALTER GRAB, Norddeutsche Jakobiner. Demokratische Bestrebungen zur Zeit der Französischen Revolution, Francfort 1967; Id., Leben und Werke norddeutscher Jakobiner, Stuttgart 1973.

pouvaient écrire en faveur des droits de l'homme. Les quotidiens hambourgeois étaient surveillés par les autorités, mais non les revues hebdomadaires ou mensuelles. Par conséquent, les publicistes jacobins, afin d'échapper à la vigilance du sénat, firent paraître leurs périodiques une fois par semaine ou une fois par mois. Ce fut peut-être pour faciliter la vente de »Frankreich« à Hambourg que Reichardt décida sa parution mensuelle. Et pour être entièrement libre, il choisit Altona comme lieu d'impression, car dans cette ville régnait une liberté de presse encore plus complète qu'à Hambourg.

Les jacobins de l'Allemagne du Nord étaient bien outillés, puisque, outre les journaux, ils possédaient même une maison d'édition, la célèbre »Altonaer Verlagsgesellschaft«, fondée par G. L. Vollmer en 1794/95<sup>11</sup>. À plusieurs reprises, la revue contre-révolutionnaire »Eudämonia« dénonça cette entreprise comme étant un repaire de jacobins, une organisation secrète des illuminés de Bavière. Elle exigea la destruction de cette »fabrique d'écrits révolutionnaires«, mais ses appels réitérés ne furent point entendus des autorités danoises<sup>12</sup>.

### Une revue bien informée

Comme l'indiquait déjà le sous-titre de »Frankreich« (»Aus den Briefen deutscher Männer in Paris«), le rédacteur en chef se flattait de livrer au public des informations de première main, à savoir des reportages de ses correspondants allemands établis à Paris. Mais les lettres ne lui parvenaient pas uniquement de la capitale: parfois, ses amis lui envoyaient également des récits de voyage à travers la France et l'Europe. Georg Kerner par exemple fit une description vivante de la Belgique et de la Hollande; Wilhelm Hensler, enrôlé dans l'armée française, raconta au jour le jour la campagne des Pyrénées.

Aux reportages directs s'ajoutaient les traductions d'imprimés français. Les collaborateurs de la capitale joignaient à leurs lettres des documents français, typiques de l'esprit du moment. Cela pouvait être un livre, une brochure, un numéro de journal ou un chant. Souvent, les Allemands à Paris ajoutaient des commentaires ou des notes à leurs traductions. Par exemple une introduction ironique à un article royaliste tiré de la »Quotidienne« ...

D'après une lettre du 20 juillet 1795 à Schiller, Reichardt avait une montagne de documents sur la France dans son bureau. Il triait consciencieusement les informations, écartant d'office ce qui avait déjà été publié par la »Minerva« ou les »Beiträge zur Geschichte der Französischen Revolution«, ses deux principaux concurrents<sup>13</sup>.

Le rédacteur en chef avait à sa disposition, en France, un groupe de quatre correspondants réguliers et une bonne dizaine de collaborateurs occasionnels<sup>14</sup>. De plus, il

11 Id., *Demokratische Strömungen* (voir note 9), p. 160–170.

12 Otto Tschirch, *Geschichte der öffentlichen Meinung in Preußen vom Baseler Frieden bis zum Zusammenbruch des Staats (1795–1806)*, vol. I, Weimar 1933–1934, p. 229.

13 SALMEN, Johann Friedrich Reichardt (voir note 4), p. 85.

14 Les collaborateurs les plus actifs furent: C. F. Cramer, W. Hensler, »L.« (F. M. Leuchsenring) et l'auteur des »Briefe eines reisenden Deutschen«. D'autres Allemands écrivirent sporadiquement: »B.« (Bielfeld?), Büsch, »un médecin allemand« (Ebel? Mark?), »E.« (Ehrmann? Eitzen? Eschen?),

bénéficiait des contacts que ses amis hambourgeois, et notamment le négociant Sieveking, avaient établis dans toute l'Europe<sup>15</sup>. Il était vital de disposer sur place de témoins oculaires, parce que les agences de presse n'existaient pas encore. Le réseau d'informateurs de Reichardt était impressionnant pour son époque. Il comptait parmi les meilleurs de son temps, ce qui expliquait sans doute le succès durable de sa revue. Les correspondants allemands les plus actifs s'appelaient Cramer, Hensler et »L.« (Leuchsenring?), sans oublier l'adjoint de la rédaction Piter Poel. Il y eut encore des collaborateurs occasionnels allemands et français, ainsi que des épistoliers anonymes.

L'idéologie du rédacteur en chef se manifesta d'une manière sous-jacente par le choix de ses coéquipiers. Car tous sans exception avaient en commun l'anticléricisme et le républicanisme. Les journalistes principaux militaient tous en faveur des droits de l'homme, comme le montre une étude de leur vie et de leurs œuvres.

#### *a. Piter Poel (1760–1837)*

Commençons par la biographie du deuxième rédacteur en chef, Piter Poel, dont le nom se prononçait à la façon néerlandaise (»Poul«).

En 1762, la famille de Jacobus Poel embarqua pour Hambourg, afin de s'occuper de la gestion des possessions russes dans le Holstein. Un an après l'arrivée à Hambourg, la mère mourut. Piter Poel fut alors confié à un pensionnat pour jeunes filles. De six à quinze ans, il fut éduqué dans l'internat pour garçons sous la direction de Wacht, qui exerça une influence durable sur le jeune homme: »Il prêcha ses convictions religieuses avec une chaleur qu'il sut communiquer à mon cœur d'enfant ... Mon christianisme fut souvent ébranlé [par la suite], mais ma croyance en une religion positive resta intacte«<sup>16</sup>.

À la mort du père (1775), Piter fut envoyé par ses tuteurs à Bordeaux, afin d'apprendre le métier de négociant. Arrivé en été 1776 à Bordeaux, il s'enthousiasma pour Lessing, Klopstock et les autres auteurs allemands qu'un compatriote lui fit connaître. En revanche, il ne montra guère d'aptitudes pour le commerce. Aussi commença-t-il des études à Genève en 1778. À l'automne 1780, il s'immatricula à l'université de Göttingue, où il eut des professeurs épris de liberté, tels Schlözer ou Spittler. À la fin du semestre d'été 1783, il entra au service du tzar en tant que »secrétaire interprète«, puis revint à Hambourg en 1785 pour se consacrer aux études.

»un savant allemand«, Hess (?), »K.« (Kerner), Reinhard (?), »S.« (Sieveking) et »T.« (Thérémín?). Des Français réfugiés à Hambourg auraient collaboré: le duc d'Aiguillon, Matthieu Dumas, le marquis de La Fayette et sa femme, les frères Lameth, l'abbé Louis et Talleyrand. Les autres articles de »Frankreich« n'étaient que des traductions d'imprimés français. Voyez l'annexe de notre article.

15 »Connaissant intimement depuis vingt ans les maisons les plus renommées de Hambourg, les correspondants les plus disséminés, en relation avec tous les pays d'Europe, sont à mon service. Presque quotidiennement, j'apprends de tous les côtés les événements importants qui se déroulent dans les capitales de l'Europe ... [Je suis ainsi en mesure de] faire des rapports quotidiens sur les nouvelles les plus importantes qui arrivent ici« (lettre de R. à Goethe, 7 avril 1795, dans: HARTUNG, Reichardts Entlassung [voir note 5], p. 980).

16 Allgemeine Deutsche Biographie, vol. LIII (Nachträge bis 1899), Leipzig 1907, p. 87–93; citation p. 88.

Un nouveau voyage en France en 1786 lui laissa une impression plutôt négative: »On ne se doutait pas encore de la révolution, mais des réformes semblaient tout à fait inévitables«<sup>17</sup>.

Ce réformateur modéré sympathisa évidemment avec les libéraux hambourgeois. Il épousa la fille aînée du professeur Büsch en 1787 et en 1793, il acquit avec G. H. Sieveking et Johann Conrad Matthiessen le domaine de Neumühlen à Altona. D'autre part, sa sœur Magdalene Poel épousa le commerçant lübeckois A. W. Pauli; Emmi, issue de cette union, épousa en 1798 le fils de Dietrich, l'ancien maire feuillant de Strasbourg, guillotiné en 1793, et chez qui Rouget de Lisle avait chanté pour la première fois »La Marseillaise«.

Disposant d'une fortune personnelle considérable, Piter Poel put s'adonner entièrement aux études et à la vie en société.

En 1825, Poel commença à rédiger une autobiographie, s'arrêtant malheureusement à la période avant la révolution. Bien que l'on ne possède donc pas de témoignage direct sur son attitude face à la Révolution française, on peut néanmoins la deviner par sa formation intellectuelle (déiste), son jugement de 1786 sur la France (nécessité de réformes), ses fréquentations (les libéraux hambourgeois) et sa collaboration discrète à »Frankreich«. Poel dut sans doute approuver la révolution de France, mis à part les excès commis par les jacobins. Cette supposition est confirmée par le jugement de l'un de ses amis intimes, K. F. Reinhard. Lors de sa première mission diplomatique à Hambourg (1795–1798), Reinhard arriva à la conclusion que Poel »n'était attaché à aucun parti« politique en particulier, mais »désirait le succès de la France« républicaine<sup>18</sup>.

On connaît le caractère fougueux de Reichardt. Son adjoint par contre, sans doute en raison de sa formation de diplomate, se distinguait par un certain sang-froid. Lorsque le poète F. A. Eschen envoya à Reichardt une »Ode sur Mantoue«, glorifiant les exploits de l'armée républicaine française en Italie, Reichardt craignit des complications diplomatiques avec les souverains allemands en cas de publication dans »Frankreich«. Reichardt laissa à son associé la décision de publier ou non cette ode, faisant confiance au jugement de Poel, »plus attentif que moi à respecter les conventions concernant les Cours« allemandes<sup>19</sup>.

Cela dit, Poel eut les mêmes convictions que Reichardt et maintint inchangée la ligne politique du périodique.

17 Gustav POEL (éd.), *Bilder aus vergangener Zeit nach Mitteilungen aus grossentheils ungedruckten Familienpapieren*, vol. 1, Hambourg 1884, p. 31–32.

18 Paris, Ministère des Affaires étrangères, Correspondence politique (AE CP) Hambourg 117, fol. 45–48, 30 ventôse an XI [21 mars 1803], citation fol. 45, dans: Jean DELINIÈRE, Karl Friedrich Reinhard (1761–1837). Un intellectuel allemand au service de la France, thèse d'État Paris IV (Sorbonne), Paris 1983, p. 318. Cette thèse fut ensuite éditée en Allemagne: Karl Friedrich Reinhard. Ein deutscher Aufklärer im Dienste Frankreichs, Stuttgart 1989. Les passages concernant plus particulièrement les interventions de Reinhard contre les journalistes hambourgeois se trouvent p. 315–321 (thèse), respectivement p. 225–227 (livre). Nous citerons toujours d'après la thèse.

19 Günter HARTUNG, Johann Friedrich Reichardt (1752–1814) als Schriftsteller und Publizist, thèse de Doctorat dactylographiée non publiée, Halle 1964, p. 271.

*b. Carl Friedrich Cramer (1752–1807)*

Dès sa jeunesse, Cramer fut fasciné par les écrivains français des Lumières. Il traduisit en allemand la «Nouvelle Héloïse», le «Contrat social» et d'autres œuvres de Rousseau, ainsi que «Les bijoux indiscrets» et «La religieuse» de Diderot. Il fut profondément marqué par les écrits de Sieyès, auquel il voua une admiration sans bornes et dont il allait imprimer les œuvres complètes plus tard. Il prit résolument parti pour la Révolution française, ce qui lui valut une ode de Klopstock, dédiée «À Cramer le Franc» et récitée lors de la fête du 14 juillet 1790 à Hambourg. Depuis 1780, il était professeur de grec et de langues orientales à l'université de Kiel. En 1791, il créa un scandale pour son mémoire sur la réforme de la bibliothèque universitaire. Il trouvait que les *Mönchsschriften* («écrits monastiques»), les traités des Pères de l'Église et les collections des conciles y étaient en trop et que par contre les écrits de Voltaire et de Rousseau y faisaient cruellement défaut. Cramer dirigea en même temps la revue révolutionnaire «Menschliches Leben». Quand le premier ministre danois lui demanda quelles étaient de ses opinions politiques, Cramer eut l'imprudence de répondre sans détours qu'il était partisan du «système du gouvernement représentatif, dont Paine [avait] exposé et démontré à l'évidence la rationalité et les avantages pour le genre humain, en particulier dans la seconde partie de ses »The Rights of Man« (1791)<sup>20</sup>. Entre toutes ses batailles littéraires contre le clergé et l'aristocratie, la goutte qui fit déborder le vase fut son annonce, dans un journal hambourgeois de 1793, de la traduction des œuvres du régicide Pétion, *martyr de sa probité*<sup>21</sup>. Révoqué de sa chaire de professeur le 6 mai 1794, ne parvenant point à vivre de sa revue «Menschliches Leben», Cramer ramassa ses pauvres économies et déménagea à Paris, où il arriva le 5 octobre 1795, en pleine insurrection royaliste (1795, 9, V).

Par son travail d'imprimeur (Sieyès, Condorcet, Rebmann ...) et de traducteur, il travailla à répandre les lumières. Il mourut en 1807 à Paris.

En décembre 1796, l'éditeur de «Frankreich» informa ses lecteurs que Cramer s'était établi à Paris «en vue de faire connaître notre littérature en France et la française chez nous» (1796, 12, III, 309, note). Par ses traductions dans les deux sens, Cramer servit d'intermédiaire littéraire entre la France et l'Allemagne. En cosmopolite du XVIII<sup>e</sup> siècle, Cramer, «dans sa nouvelle patrie [la France], chercha, autant que possible, à n'être ni Allemand, ni Français, mais – citoyen du monde» (Cramer cité par Reichardt, *ibid.*).

Par son activité journalistique dans les colonnes de «Frankreich», Cramer œuvra pour son idéal d'une république universelle sans roi, ni prêtre, ni frontière nationale.

Cramer publia plusieurs traductions de poèmes français dans le périodique de Reichardt.

Il y laissa libre cours à son aversion pour les catholiques, une «clique d'obscurantistes munie des flèches les plus venimeuses» (*Obscurantenzunft mit ihren giftigsten Pfeilen*, 1805, 1, III, 28).

20 Réponse du 28 décembre 1792, dans: Alain RUIZ, Le destin franco-allemand de K. F. Cramer (1752–1807). Contribution à l'étude du cosmopolitisme européen à l'époque de la Révolution française, thèse d'État, Université de Paris III, 1979, p. 111.

21 Annonce parue dans la «Hamburgische Neue Zeitung» du 8 novembre 1793.

Malgré ses nombreuses interventions en faveur des républicains et celles dirigées contre les «traîtres» royalistes, Cramer ne fut cependant pas un jacobin assoiffé de sang. Au sujet du roi de France, il écrivit en effet le 21 février 1796, fête anniversaire de la décapitation de Louis XVI: «Vous savez d'ailleurs que moi, homme non sanguinaire, je ne suis pas un ami de la cruauté et que je n'ai jamais été pour cette mort. Je n'aurais jamais voté pour, et je n'ai pas encore changé d'opinion à ce sujet. En mon âme et conscience, je ne pouvais donc pas célébrer la mort elle-même, mais par contre l'affermissement de la république, à laquelle je souhaite de tout mon âme bonheur et prospérité» (1796, 2, XII, 149).

Le jacobin allemand A. G. F. Rebmann, qui assista lui aussi à cette fête, nota ses impressions dans son journal de vie. Elles méritent de figurer ici, car son récit de voyage mentionne notamment deux collaborateurs de «Frankreich». Contrairement aux Parisiens eux-mêmes, «les Allemands qui vivaient ici se conduisaient généralement bien et étaient attachés à la république avec un brûlant enthousiasme ... Personne ne pensa à la république durant toute la fête [du 21 janvier 1796]. Si seulement j'avais trouvé – mis à part le brave citoyen Cramer, que la pluie n'avait pas arrêté, et le citoyen Leuchsenring – une personne qui se souvint encore quelque peu que ce jour-là commençait la cinquième année de l'État libre des Francs, fondé au milieu de tant de tempêtes!»<sup>22</sup>

### *c. Wilhelm Hensler (1772–1835)*

Parmi les trois enfants que la veuve Hensler eut de son premier mariage, il en est un dont la carrière mérite d'être retracée: Wilhelm Hensler, né à Hambourg en 1772<sup>23</sup>. De par ses origines familiales, Wilhelm devint libre penseur. Son grand-père maternel, J. G. Alberti, avait en effet été un célèbre pasteur rationaliste et toute la famille Hensler était connue pour ses idées libérales.

En 1779, à la mort de son père, Reichardt adopta Wilhelm. Ce jeune homme turbulent commença des études de droit en 1791 à Halle, puis accompagna son père adoptif durant son voyage en France en 1792. À cette époque, le jeune Wilhelm prit parti pour les révolutionnaires les plus avancés. Son père adoptif le qualifia en effet de: «mon démocrate W.» dans deux de ses «Lettres confidentielles» de 1792<sup>24</sup>. Tel père, tel fils: Böttiger remarqua le républicanisme de Reichardt (et indirectement de son fils adoptif) en rencontrant le maestro à Hambourg en 1795. Après avoir mis en valeur la modération des jugements politiques de Reichardt, Böttiger poursuivit:

22 August Georg Friedrich REBMAN, *Holland und Frankreich, in Briefen geschrieben auf einer Reise von der Niederelbe nach Paris im Jahre 1796 und dem fünften der französischen Republik*, vol. I, Paris et Cologne 1797 et 1798, p. 25–30.

23 Ce personnage a été peu étudié jusqu'à présent. L'«Allgemeine Deutsche Biographie» ne le mentionne nulle part. Nos recherches aux archives de l'armée de terre (château de Vincennes à Paris) n'aboutirent à rien. Nous fûmes donc contraint de nous borner à paraphraser la petite notice biographique faite par A. Laquiante dans: *Un Prussien en France en 1792. Strasbourg-Lyon-Paris. Lettres intimes de J. F. Reichardt traduites et annotées par Arthur LAQUIANTE*, Paris 1892 (réédition du centenaire), en y ajoutant quelques éléments trouvés dans les «Lettres confidentielles» de 1792, dans «Frankreich» et dans «Deutschland».

24 15 janvier: *ibid.* p. 47 & 15 février: *ibid.* p. 144.



»Une seule fois, il parla en fougueux républicain: quand son cœur de père s'émut. Son fils aîné [en réalité son fils adoptif] sert en effet comme chasseur dans l'armée française des Pyrénées«<sup>25</sup>.

Hensler fut un »militant« démocrate au sens propre du terme. Il s'engagea en effet volontairement comme soldat (en latin: *miles*) au service de la République Française. Déjà lors de son voyage à travers la France de 1792, il porta l'uniforme tricolore<sup>26</sup>. D'après A. Laquiante, il gravit rapidement les échelons, puisqu'en 1796, sous le nom d'emprunt de »Richard« (dérivé de Reichardt), il avait déjà le grade d'officier des hussards dans l'armée française. Il participa à l'expédition des Pyrénées et retraça régulièrement les principaux événements de cette campagne pour le journal »Frankreich« (»Briefe eines Nordländers«, dont une signée »W.« [Wilhelm]). Sous les drapeaux de l'armée napoléonienne qui envahissait l'Allemagne, il passa, en 1806, par le village où Reichardt avait établi son domicile, Giebichenstein. Tandis que son passage en Prusse est incontestable, il est plutôt douteux qu'il y ait rencontré son père adoptif en fuite<sup>27</sup>.

Hensler fut peut-être l'auteur d'un récit anonyme, paru à Cologne en 1812: »Briefe eines reisenden Nordländers, geschrieben in den Jahren 1807 bis 1809«<sup>28</sup>.

Selon Laquiante, il mourut avec le grade de colonel à Paris en 1835.

\*

Devenu correspondant de »Frankreich«, Hensler prit parti contre le clergé. En déplacement aux Pays-Bas, il déclara n'avoir encore jamais »rien vu de plus révoltant que la bigoterie stupide et furieuse qui régnait dans les églises« d'Anvers (1796, 5, VI, 60). Vivant en France, le nouveau calendrier décadaire lui fit complètement oublier le christianisme, auquel il ne tenait d'ailleurs nullement. »À propos, je viens d'entendre par hasard«, écrivit-il le 4 nivôse, »qu'aujourd'hui il est Noël d'après l'ancien style« (1795, 1, II, 42).

Arrivé à Paris fin 1795, Hensler déplora le manque de républicanisme des Français. »Malheureusement, il semble bien que leur patriotisme ait [...] diminué« (1796, 1, III, 38). Contrairement aux Parisiens frivoles, Hensler garda intact le feu sacré de la révolution. On le vit, entre autres, lorsqu'il fit l'éloge de Kerner, où il affirma du même coup son propre amour de la liberté: »Celui-là est un républicain »à mon goût«; il brûle jusqu'au tréfonds de l'âme pour la République Française«<sup>29</sup>.

25 Karl Wilhelm BÖTTIGER (éd.), *Literarische Zustände und Zeitgenossen in Schilderungen aus Karl Aug. Böttiger's handschriftlichem Nachlasse*, vol. II, Leipzig 1838, p. 54.

26 D'après les »Lettres confidentielles« de 1792.

27 Que Reichardt et Hensler se soient rencontrés à ce moment-là est une question débattue par les historiens.

28 Cet écrit anonyme est attribué à Reichardt par Michael HOLZMANN, Hanns BOHATTA, *Deutsches Anonymen-Lexikon: 1501–1850*, vol. I, Leipzig 1902, n° 7677; avec Hartung, nous l'attribuons plutôt à Hensler, étant donné qu'il a écrit justement des »Briefe eines Nordländers« dans la revue »Frankreich«.

29 Article paru en 1796 dans »Frankreich«, repris dans »Deutschland«, 6, IX, 422.

d. »L.« (*alias Franz Michael Leuchsenring, 1746–1827?*)

Il n'est pas exclu que »L.« ait été l'agitateur prussien Franz Michael Leuchsenring (*alias* Leisring ou Liserin en France)<sup>30</sup>. Il fut l'un des précepteurs du futur Frédéric-Guillaume III, ce qui expliquait la politique libérale que ce dernier mena après son avènement au trône. En raison de ses opinions et activités républicaines, Leuchsenring fut arrêté en mai 1792 à Berlin et expulsé de Prusse. Il s'installa à Paris, où il vécut difficilement en enseignant les langues et en faisant des traductions. Cet homme connu pratiquement tous les Allemands à Paris: Arnim, Cramer, Hensler, Wilhelm von Humboldt, Oelsner, Schlabrendorf ... Il y mourut en 1827.

On peut se demander si Leuchsenring fut vraiment engagé par Reichardt, car une vieille inimitié séparait ces deux hommes. Dès 1784, le maestro, déiste, tint à critiquer ce philosophe: »Quelle misère que la philosophie et tout le savoir, s'ils servent uniquement à accroître l'impertinence et l'égoïsme de ce gaillard«<sup>31</sup>. En janvier 1787, suite à la querelle entre Mirabeau et Lavater, c'est-à-dire entre le clan des rationalistes et celui des mystiques, Reichardt, après avoir attaqué Mirabeau par un pamphlet vigoureux, écrivit également une diatribe contre Leuchsenring. Elle ne fut cependant pas publiée, parce que Jacobi refusa par prudence de l'insérer dans le »Deutsches Museum«. En été de la même année, Leuchsenring rendit visite à Reichardt par deux fois, mais reçut un accueil méprisant, frisant l'impolitesse, comme le raconta le maestro dans une lettre à Lavater en date du 9 juillet 1787.

Les relations tendues entre Leuchsenring et Reichardt durent sans doute s'améliorer par la suite, en raison de leur enthousiasme commun pour la Révolution française et peut-être aussi parce que tous deux eurent à subir les rigueurs du gouvernement prussien. La reprise d'un contact épistolaire en 1795 constitue un indice de la réconciliation – et probablement de la collaboration journalistique. En 1795, Reichardt demanda en effet à Zelter de lui donner l'adresse de Leuchsenring, vraisemblablement avec l'intention d'en faire un correspondant. Leuchsenring semble donc avoir été l'énigmatique »L.«. Ce collaborateur ne fut-il pas un démocrate convaincu, tout comme Leuchsenring? Les lettres parisiennes de Leuchsenring font en effet apparaître un partisan résolu de la Révolution<sup>32</sup>.

30 Allgemeine Deutsche Biographie, vol. XVIII, Leipzig 1883, p. 473; cf. Martin BOLLERT, Beiträge zu einer Lebensbeschreibung von Franz Michael Leuchsenring, thèse, Université de Strasbourg 1901, p. 80; Heinrich von SYBEL, Zwei Lehrer Friedrich Wilhelms II. in der Philosophie, dans Monatsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin 1879, p. 707–726.

31 Was ists doch für ein elend Ding um Philosophie und alles Wissen, wenn es den Kerl nur unverschämter u. egoistischer macht (Lettre de Reichardt à Lavater du 24 juillet 1784, dans: HARTUNG, Johann Friedrich Reichardt als Schriftsteller [voir note 4], p. 212).

32 Leuchsenring hofte, daß die biedern Freunde von Wahrheit und Recht zu Jena sich seiner noch mit Güte erinnern und nicht gleichgiltig bey der Nachricht seyn werden, daß er mit seinem edeln Weibe und einem reizenden hoffnungsvollen Kinde zu Paris so lebt, wie es diejenige, die ihn kennen, unter solchen Umständen von ihm erwarten könnten, und daß sein Glaube an das Gute auch in den fürchterlichsten Epochen der Revolution nie geschwächt worden ist: Lettre de Leuchsenring à des amis à Iéna, Paris 22 vendémiaire an IV (13 octobre 1795), dans: Urs Viktor KAMBER (éd.), Briefe von und an F. M. Leuchsenring 1746–1827, vol. I, Stuttgart 1976, p. 134; Haben Sie noch nie darüber nachgedacht, wie man es anzufangen habe, wenn man es dahin bringen will, daß, bey einem Nationalfeste [fête de la fédération commémorant le 14 juillet 1789, célébrée la première fois en 1790], zwei bis

Le journaliste »L.« parla fort mal des royalistes, »ridicules, stupides, vulgaires, insensés« (1795, 8, X, 358–359), sans oublier de stigmatiser les »bêtises« produites par leur presse (1797, 5, VIII, 63). Connaissant bien le monde parisien, il put fournir de bonnes synthèses sur la marche de la vie politique.

*e. Collaborateurs secondaires*

Les collaborateurs secondaires furent également républicains. Les collaborateurs anonymes se montrèrent toujours d'ardents défenseurs de la démocratie, comme nous venons de le voir plus haut. Quant aux écrivains connus, leur attachement aux idéaux de 1789 fut également incontestable. Nous passerons en revue les collaborateurs allemands, puis les français. Dans les cas où leur participation à »Frankreich« ne peut être admise qu'à titre d'hypothèse, nous le signalons par un point d'interrogation (?).

Les »Allemands« prirent parti pour la philosophie des Lumières:

Le Berlinoïse Detlev Friedrich Bielfeld (?) était connu pour ses opinions démocratiques.

Le professeur Büsch fut l'un des grands libéraux hambourgeois.

Derrière la signature »E.«, on peut deviner un philosophe allemand (Eitzen, le beau-frère de Cramer? Ehrmann, qui était resté républicain? Eschen?).

Jonas Ludwig von Hess et August Heinrich Lafontaine ne furent pas précisément des conservateurs.

»K.« n'était autre que Johann Georg Kerner, le fondateur d'une société théophilanthropique à Hambourg, fidèle serviteur de la France tant qu'elle fut républicaine et son âpre critique (»Der Nordstern«) quand elle bascula dans la dictature napoléonienne. Ses violentes diatribes contre le clergé et l'aristocratie ont été citées plus haut. Ajoutons encore cette vibrante déclaration: »La liberté est toute-puissante; le despotisme peut détruire, mais elle seule fait sortir des décombres des créations nouvelles et grandioses; tandis que l'Angleterre se tient au sommet d'un rocher rongé, la France et la Hollande unies escaladent la montagne de la liberté, afin de jeter de là contre Albion leurs foudres réunies« (Amsterdam, 5<sup>e</sup> jour complémentaire an III, dans: 1796, 4, I, 309).

Quelque temps après, Kerner changea de perspective: le rocher rongé par les vices et sur le point de s'écrouler n'était plus la Grande-Bretagne, mais ... Napoléon Bonaparte<sup>33</sup>!

»O.« (à ne pas confondre avec Oelsner) prit parti pour les républicains dans »Frankreich«.

*dreimalhunderttausend Menschen nicht blos zuschauen und erst in der Zeitung erfahren, man habe bei dem Altare des Vaterlandes eine schöne Musik aufgeführt, sondern zu gleicher Zeit einmüthig einen Hymnus anstimmen?:* Lettre de Leuchsenring à Karl Friedrich Zelter, 28 brumaire an VI (18 novembre 1797), dans: Ibid. p. 35–136.

33 Au printemps 1802, Kerner qualifia le premier consul de rocher »qui s'était élevé au milieu de la tempête contemporaine; dont la pointe orgueilleuse dépassait les flots de la guerre et de la révolution; et qui semblait maintenant de plus en plus, comme si toutes les grandes choses de notre époque devaient retomber dans la bassesse«: Der Nordstern, dans: GRAB, Demokratische Strömungen (voir note 9), p. 236.

Karl Ernst Oelsner fut libéral et cosmopolite. Écrivant au nom des intérêts nationaux de la France (!), il déconseilla l'unification allemande (brochure reproduite dans: 1796, 9, IV).

Un «médecin allemand» («Deutscher Arzt») se montra favorable à la République Française.

Karl Friedrich Reinhard (?) fut «ein deutscher Aufklärer im Dienste Frankreichs», pour reprendre une expression de Jean Delinière.

«S.», alias Georg Heinrich Sieveking (?), fut l'un des principaux révolutionnaires de Hambourg.

Le «savant allemand» («Deutscher Gelehrter») sympathisa avec les principes de 89.

Le comte Gustav von Schlabrendorf(f) (?), installé à Paris, fournit des révélations sur l'autocratie de Bonaparte durant le Consulat, puis rédigea avec Reichardt un pamphlet anonyme contre l'empereur («Napoleon Bonaparte wie er leibt und lebt und das französische Volk unter ihm», Saint-Petersbourg [lieu d'impression fictif] 1806)<sup>34</sup>.

Le pseudonyme »T.« fut utilisé par deux correspondants différents. Le premier fut un Berlinoïse; le second pourrait être C. W. Thérémin (?), le secrétaire d'ambassade prussien, qui se rendit en 1795 de Londres à Paris, pour agir en faveur de la république par des moyens diplomatiques et journalistiques.

Heinrich Zschokke (?), un Prussien établi en Suisse, fut un écrivain très engagé politiquement.

D'après Ludwig Salomon, des »Français« auraient également collaboré à la revue. Ces Français furent tous des promoteurs de la première phase de la Révolution française. Qu'ils dussent ensuite émigrer n'enlève rien à leur républicanisme. Selon les cas, ils séjournèrent plus ou moins longtemps à Hambourg. Chaleureusement accueillis à la maison de Poel (contrairement aux réfugiés contre-révolutionnaires, qui durent rester dehors), le duc d'Aiguillon, Matthieu Dumas, le marquis de La Fayette et sa femme, les frères Lameth, l'abbé Louis et Talleyrand apportèrent peut-être tel ou tel élément utile à »Frankreich«. À ces républicains modérés énumérés par Salomon, on pourrait encore ajouter Madame de Genlis, intimement liée aux dirigeants de la Révolution française (d'Orléans, Brissot ...).

En somme, l'équipe de »Frankreich« était assez homogène. On pourrait dire d'elle, en reprenant l'expression de Rebmann, que »les Allemands ... étaient attachés à la république avec un brûlant enthousiasme«, tout comme les (éventuels) Français.

Le choix des collaborateurs eut évidemment des répercussions sur la tendance du journal. La France des républicains modérés fut portée aux nues, tandis que les catholiques, les aristocrates, les royalistes, les impérialistes et aussi les jacobins se virent voués aux gémonies. Reichardt intégra certes des traductions de publications provenant de ses adversaires idéologiques, mais il n'alla pas jusqu'à les employer en

34 Cf. Carl FÄHLER, Studien zum Lebensbild eines deutschen Weltbürgers des Graven Gustav von Schlabrendorf 1750–1824, thèse partiellement imprimée, Munich 1909; Der Diogenes von Paris. Graf Gustav von Schlabrendorf, Munich 1948 (contient des jugements de et sur Schlabrendorf); Karl HAMMER, Graf Schlabrendorff [sic], ein deutscher Kritiker Napoleons und seiner Herrschaft, dans: Francia 1 (1972), p. 402–413.

tant que correspondants. Et il ne leur accorda pas non plus le volume de pages correspondant à leur importance numérique en France. Bien que la revue »Frankreich«, richement documentée, permît au lecteur de se faire une idée des événements, elle donna aux républicains modérés un poids sans rapport avec leur popularité réelle en France. Des courants d'opinion importants, sinon majoritaires, furent sous-représentés et/ou présentés d'une manière défavorable.

Quels furent les délais de transmission des nouvelles?

Étant donné que le téléphone n'existait pas et que le télégraphe était encore dans la phase expérimentale, la vitesse de transmission du courrier coïncidait avec celle des chevaux de la poste, soit »six kilomètres par heure en montagne et huit à dix kilomètres dans la plaine. La distance record que la poste impériale arrivait à parcourir en un jour était de 166 km«<sup>35</sup>. En 1799, un confrère vantait la »rapidité« du quotidien »Elberfelder Zeitung«: »Il donne les nouvelles extrêmement vite: 6 jours de Paris, 5 jours de la Suisse, 4 jours de l'Empire germanique, 3 jours de la Hollande, etc.«<sup>36</sup>. Il fallait donc au minimum 6 jours pour qu'une nouvelle de Paris fût imprimée dans un quotidien allemand. Pour un mensuel, tel »Frankreich«, le délai était forcément plus grand encore.

Avec nos moyens de communication modernes, ces délais nous paraissent évidemment fort longs. Mais il faut se replacer dans le contexte historique, si l'on veut mesurer correctement le degré d'actualité d'une nouvelle dans un journal du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un document vieux de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois (surtout s'il venait de la province française), pouvait, aux yeux des contemporains, être tout à fait actuel. Et il ne faut pas perdre de vue que Hambourg était une ville privilégiée. D'abord, étant une grande métropole, les nouvelles y arrivaient rapidement et abondamment<sup>37</sup>. Ensuite, les lecteurs habitant des pays soumis à une censure plus sévère – la Prusse par exemple – pouvaient trouver dans les périodiques hambourgeois des informations fraîches, parce que inédites chez eux. Ainsi donc, le mensuel »Frankreich« était tout à fait à la pointe de l'actualité.

## Articles originaux et plagiat

La revue comporte au total 1223 articles, dont:

317 (26%) anonymes, dont:

291 (24%) demeurés obscurs

26 (2%) décryptés par nos soins (cf. annexe de notre article)

135 (11%) pseudonymes, dont:

75 (6%) indéchiffrables

60 (5%) décryptés par nos soins (cf. annexe de notre article)

35 LINDEMANN, *Deutsche Presse bis 1815* (voir note 7), p. 30.

36 Numéro 90 du »Westphälischer Anzeiger« de 1799, dans: Ludwig SALOMON, *Geschichte des deutschen Zeitungswesens*, vol. II, Oldenbourg et Leipzig 1902, p. 33.

37 Lorsqu'il annonça sa traduction des mémoires de Louvet, C. F. Cramer constata la célérité avec laquelle les brochures françaises arrivaient dans la ville hanséatique. Ces brochures, dit-il, on ne les »trouve nulle part plus vite qu'à Hambourg, mon domicile actuel« (*Staats- und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten*, 9 juin 1795).

771 (63%) signés en clair.

Si l'on réunit les anonymes demeurés obscurs aux pseudonymes indéchiffrables, et les anonymes et pseudonymes désormais décryptés aux signatures en clair, on obtient deux grandes catégories:

366 (30%) auteur inconnu

857 (70%) auteur connu.

Il se peut qu'un jour, le pourcentage des chapitres provenant d'un auteur connu puisse être augmenté. De notre côté, nous avons fait notre possible, en dépistant les auteurs cachés de près d'une centaine d'articles. Voyez l'annexe de notre article. La découverte de nouveaux documents permettra peut-être d'attribuer certains textes à tel ou tel auteur.

Après avoir, dans la mesure du possible, identifié les auteurs, il faut faire un tri: »Il est souvent difficile de décider s'il s'agit effectivement d'une collaboration active des auteurs. Car de nombreuses revues ... se composent en partie d'extraits et de traductions d'œuvres déjà parues en Allemagne ou à l'étranger. Les auteurs de ces œuvres ne peuvent donc pas être rangés dans la catégorie des collaborateurs. Il sied d'employer le terme de «collaborateur» seulement dans les cas où le recours à des produits littéraires déjà existants fait place à la production originale. En ce sens, les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui s'élevèrent avec une véhémence croissante contre le plagiat, le pratiquèrent parfois eux-mêmes dans leurs revues»<sup>38</sup>.

Parmi les articles signés en clair ou parus sous pseudonyme, la proportion est de: 130 (14%) reportages de première main contre 776 (86%) traductions de journaux ou de livres français.

Schiller reprocha à Reichardt de remplir ses journaux avec des plagiat et de dénigrer ses confrères. »Tu calomnies et pillas tes collègues! En revanche, il n'est pas nécessaire de te dénigrer, et il n'y a rien à voler chez toi»<sup>39</sup>. Vu les chiffres avancés ci-dessus, la remarque de Schiller pourrait paraître justifiée.

Néanmoins, il faut prendre en considération que les »pillages« de Reichardt demandaient tout de même un certain travail rédactionnel: il fallait d'abord trouver les textes en France, puis les traduire et les envoyer à Altona et enfin trier les documents vraiment inédits en Allemagne, en les assortissant éventuellement d'une note explicative en bas de page. Tout cela demandait quand même plus de travail que de copier simplement un article paru dans un autre journal allemand, chose qui était monnaie courante parmi les rédacteurs ou éditeurs allemands. Ces derniers se livraient souvent à des piratages purs et simples, c'est-à-dire à la réimpression de journaux ou de livres allemands, sans aucun effort de traduction ou de remaniement.

En 1794 par exemple parut un livre sous le titre »Der Krieg in der Vendée von J. W. von Archenholtz. Nebst dem Feldzug des französischen Generals Westermann

38 WILKE, *Literarische Zeitschriften* (voir note 2), vol. I, p. 120.

39 Xenien, numéro 227. Sur 925 xénies, 76 visaient personnellement Reichardt. Cf. Geneviève BIANQUIS, *En marge de la querelle des xénies: Schiller et Reichardt*, dans: *Études Germaniques* 14 (1959), p. 325-332; Günter HARTUNG, *J. F. Reichardts Kritik an der Wiener und Weimarer Klassik*, dans: *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig, Ges. und Sprachwissenschaftliche Reihe* 32/6 (1983), p. 563-569; REICHARDT (éd.), *Deutschland* (1796); SCHILLER (éd.), *Horen*; Id. (éd.), *Musenalmanach auf das Jahr 1797*.

in der Vendée». Les éditeurs Gebhard et Maclott avaient tout simplement repris des articles de la »Minerva«. Le directeur Archenholtz se plaignit amèrement de cette »affaire de sous« (*Kreuzerspekulation*)<sup>40</sup>. Or les deux séries d'articles, parues sous le nom d'Archenholtz dans la »Minerva«, n'étaient à leur tour que des traductions d'ouvrages français<sup>41</sup>. Il est significatif qu'Archenholtz ait estimé honorable et tout à fait normal de déclarer sienne une traduction d'un ouvrage français, mais qu'il ait réprouvé le piratage d'une traduction allemande par un autre éditeur allemand. Pour revenir à Reichardt, nous pensons qu'il devait considérer ses traductions comme son propre bien, étant donné qu'il publiait des traductions de première main.

### Un prix inaccessible aux masses populaires

Pour savoir quel fut l'accueil du public, il est indispensable de délimiter d'abord le terme de »public«. Notre définition se basera sur quelques données d'ordre économique. Nous avons effectué certains calculs, portant sur le pouvoir d'achat dans l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui seront d'une réelle utilité pour estimer la diffusion de »Frankreich«.

Par »public«, il ne faut pas comprendre »peuple«. Les médias n'étaient pas, encore à proprement parler des mass media. Les masses laborieuses des campagnes ne disposaient pas des moyens financiers nécessaires à l'achat d'un journal. La bourgeoisie et l'aristocratie seules étaient en mesure de se payer ce luxe.

L'abonnement annuel de »Frankreich« coûtait 5 Reichstaler<sup>42</sup>.

De 1750 à 1815, le salaire mensuel des ouvriers non qualifiés se situait dans une fourchette de 4 à 5 Reichstaler; celui des ouvriers qualifiés était de l'ordre de 7 1/2 Reichstaler<sup>43</sup>.

Comme on le voit, un abonnement annuel à »Frankreich« correspondait à un salaire mensuel d'ouvrier non qualifié, ou à deux tiers de mensualité d'ouvrier qualifié. Il était donc impossible aux couches populaires de s'abonner à »Frankreich«.

40 Minerva, X (1794), p. 573

41 Rapports de Pierre Philippeaux sur sa campagne en Vendée (liste dans: André MARTIN, Gérard WALTER, Catalogue de l'histoire de la Révolution française, vol. III, Paris 1940, p. 592-593); François-Joseph WESTERMANN, Campagne de la Vendée, Paris an II.

42 Journal général de la littérature étrangère ou indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux, Paris et Strasbourg 16 brumaire an IX (7 novembre 1801).

43 Moritz ELSAS, Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts, vol. I, Leyde 1936, vol. II A 1940, vol. II B 1949 [prix et salaires à Augsbourg, Munich, Wurzburg, Francfort, Leipzig, Spire]; Jean FOURASTIÉ, Jan SCHNEIDER, Warum die Preise sinken. Produktivität und Kaufkraft seit dem Mittelalter, Francfort 1989 [prix et salaires]; Hans-Jürgen GERHARD, Dienst Einkommen der Göttinger Offizianten 1750-1850, Goettingue 1978 [prix]; Id., Löhne im vor- und frühindustriellen Deutschland. Materialien zur Entwicklung von Lohnsätzen von der Mitte des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts, Goettingue 1984 [salaires]; Id., Quantitative und qualitative Aspekte von Handwerkereinkommen in nordwestdeutschen Städten von der Mitte des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts, dans: Ute ENGELHARDT (dir.), Handwerker in der Industrialisierung. Lage, Kultur und Politik vom späten 18. bis ins frühe 20. Jahrhundert, Stuttgart 1984, p. 51-77 [salaires]; Auguste HANAUER, Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne, Paris 1876 [prix et salaires depuis le Moyen Âge].

Les livres étaient également inaccessibles au peuple. Les »Schriften« de Goethe (1787–1790) coûtaient 1 Reichstaler par tome, soit 0,20–0,25 mensualités d'ouvrier non qualifié ou 0,13 mensualités d'ouvrier qualifié. Si l'on multiplie par ces coefficients les salaires des ouvriers français d'aujourd'hui, on obtient environ 150–250 euros. Ce qui correspond à peu près au décuple du prix d'un livre à l'heure actuelle.

Les petites brochures et les feuilles volantes en revanche étaient abordables, car leur impression fut souvent subventionnée par les clubs. De voyage en France en 1792, Reichardt écrivit à un ami: »Nous avons mis la main sur ... deux publications populaires, vendues au prix invraisemblable d'un sou, ce qui confirme l'opinion que les sociétés patriotiques dépensent des sommes considérables pour éclairer et exciter l'esprit public à l'aide d'écrits de ce genre«<sup>44</sup>.

Le prix élevé des imprimés au XVIII<sup>e</sup> siècle s'explique aisément: depuis l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles par Gutenberg jusqu'en 1812, il n'y eut pas de progrès technique notable dans le domaine de la presse. Au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle par contre, les méthodes de production furent considérablement améliorées, ce qui entraîna une baisse des prix. Dans le prix de revient d'un journal, plusieurs facteurs entrent en jeu: la fabrication du papier, l'impression et la diffusion. Signalons-en les principales modifications:

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les procédés de fabrication du papier étaient fort compliqués et longs (donc coûteux). »Avec un temps de travail de 16 heures par jour, un moulin à papier ne fabriquait pas plus de 100 kg de feuilles par jour«<sup>45</sup>. La matière première du papier, les chiffons, était chère. Ce ne fut qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on réussit à fabriquer du papier à partir de bois, ce qui baissa considérablement les coûts<sup>46</sup>. Nous avons calculé en outre que le prix dit »réel« du bois lui-même fut divisé par 5 au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>.

En 1812, Koenig inventa la machine d'impression à cylindres, dont le rendement était 8 fois supérieur à celui de la traditionnelle machine d'impression manuelle. En 1815, Forster inventa la machine à composer. Au cours des années 1970/80, on introduisit la composition par ordinateur.

En ce qui concerne la diffusion, plusieurs éléments contribuaient au prix élevé. D'abord, le tirage était petit, comme nous le verrons plus bas. Ensuite, il y avait

44 Lettre du 9 février 1792: LAQUIANTE, *Lettres intimes* (voir note 23), p. 132.

45 LINDEMANN, *Deutsche Presse bis 1815* (voir note 7), p. 26

46 Ibid. p. 27.

47 FOURASTIÉ, SCHNEIDER, *Warum die Preise sinken* (voir note 43), p. 105. Il ne s'agit pas du prix »nominal« (exprimé en unités monétaires), mais bien du prix »réel« (c'est-à-dire comparé à l'évolution des salaires). Comme les salaires ont augmenté 5 fois plus vite que le prix »nominal« du bois, cela a donc eu pour conséquence que le prix »réel« du bois a été divisé par cinq. Le prix »réel« permet de mesurer l'évolution du pouvoir d'achat, ce qui n'est nullement le cas du prix »nominal« tributaire des fluctuations et changements monétaires: on ne peut point comparer entre elles des données tarifaires exprimées en sesterces, Reichstaler et euros. Par contre, on peut parfaitement établir le prix réel (prix nominal par rapport au salaire), puis comparer entre eux les prix réels d'une époque à l'autre. Le prix réel s'exprime en heures de travail d'ouvrier. Exemple: pour pouvoir acheter un millier de tuiles, un ouvrier berlinois devait travailler: 356 h en 1860, 104 h en 1900, 49 h en 1913, 13 h en 1984 (ibid. p. 61–62).



moins ou pas du tout de recettes provenant de la publicité. Enfin, la diffusion était plus chère autrefois, parce que les taxes postales étaient plus élevées<sup>48</sup>.

Si l'on additionne les progrès techniques réalisés dans la fabrication du papier, l'impression et la diffusion, on comprend que les imprimés aient coûté 10 à 20 fois plus au XVIII<sup>e</sup> siècle et que seul le cercle restreint des hautes classes ait pu s'abonner à un mensuel tel que »Frankreich«. Cette situation eut évidemment des répercussions sur le tirage des journaux.

### Un tirage respectable

»Des données sur les tirages, c'est-à-dire des informations sur le nombre des exemplaires imprimés ou vendus, figurent parmi les éléments fondamentaux de la description statistique de journaux et revues. Alors que l'on en est assez bien au courant pour les temps plus récents (grâce aux catalogues de presse) et pour l'époque actuelle (en raison des relevés ... effectués surtout à la demande de l'industrie publicitaire), on n'a pas d'informations similaires pour les débuts de l'histoire de la presse, loin de là. Non seulement, on ne peut plus du tout retrouver le nombre d'exemplaires tirés de bien des organes périodiques, mais encore dans les cas où l'on a des sources ou des témoignages sur de telles données, la fiabilité des chiffres avancés est souvent douteuse. De plus, le tirage d'un produit journalistique ne constitue pas un ordre de grandeur fixe, car il est généralement soumis à des variations dans le temps ... Par conséquent, celui qui s'applique à déterminer le tirage des imprimés dans les premiers siècles de leur existence avance sur des sables mouvants ... Néanmoins, la détermination du tirage constitue le fondement nécessaire pour esquisser la diffusion des journaux ... et la condition préalable pour pouvoir poser des questions adéquates sur l'influence et l'effet des médias«<sup>49</sup>.

Comme il a été impossible de trouver un quelconque document comptable ou statistique au sujet du tirage de »Frankreich«, nous sommes obligé d'avancer sur les »sables mouvants« des estimations. La comparaison avec d'autres revues a ici son utilité, non pas pour déterminer un chiffre exact, mais pour donner un ordre de grandeur<sup>50</sup>:

500–700 exemplaires vendus: seuil de rentabilité; minimum vital d'abonnements pour faire tourner la revue sans pertes ni bénéfices.

700–1200: résultat commercial satisfaisant; revue bien implantée à niveau national.

1200–2000: bénéfices considérables; grand succès auprès du public.

2000–4000: réussite exceptionnelle; périodique célèbre.

48 Elles représentaient 20 à 30% du prix de l'abonnement. Ajoutons que, par rapport aux salaires, le port d'une lettre de 20 g à l'intérieur de l'Allemagne fut divisé par 5 de 1913 à 1984, en raison du progrès technique (ibid. p. 128).

49 WILKE, *Literarische Zeitschriften* (voir note 2), vol. I, p. 122–123.

50 D'après Paul HOCKS, Peter SCHMIDT, *Literarische und politische Zeitschriften 1789–1805. Von der politischen zur Literaturrevolution*, Stuttgart 1975, p. 13, 96, 104, 112, 125; Joachim KIRCHNER, *Die Grundlagen des deutschen Zeitschriftenwesens. Mit einer Gesamtbibliographie der deutschen Zeitschriften bis zum Jahre 1790*, vol. I, Leipzig 1928–1932, p. 54; LINDEMANN, *Deutsche Presse bis 1815* (voir note 7), p. 200–201, 272–275; SALOMON, *Geschichte des deutschen Zeitungswesens* (voir note 36), vol. I, p. 205–254; WILKE, *Literarische Zeitschriften* (voir note 2), vol. I, p. 124–126.

Cette grille peut être utilisée dans les deux sens: 1° elle sert à mesurer le succès d'un journal d'après son tirage connu; 2° elle permet d'estimer le tirage inconnu d'après les échos plus ou moins intenses provoqués par ce journal dans l'opinion publique. En ce qui concerne la revue »Frankreich«, il faut procéder de la deuxième manière, parce que l'on connaît seulement les réactions du public, mais non le tirage.

Les contemporains Varnhagen von Ense (»Denkwürdigkeiten«), Steffens (»Was ich erlebte«), L. Meyer (»Fragmente«) et encore bien d'autres écrivains apprécièrent la revue de Reichardt. Les critiques littéraires accueillirent favorablement ce nouveau confrère<sup>51</sup>. À la fin de la première année d'existence, le directeur de »Frankreich« exprima sa satisfaction sur la bonne marche du journal. »Le rédacteur en chef trouva bientôt une récompense dans la satisfaction générale de ses lecteurs et des critiques littéraires (*öffentliche Beurtheiler*); quand il pensa pour la première fois à commencer une telle entreprise, il osa à peine espérer avoir un tel succès au bout de plusieurs années«<sup>52</sup>.

Reichardt aurait-il exagéré son succès afin de se vanter? Il n'était pas rare en effet que certains éditeurs avançassent des tirages surestimés, afin de faire valoir leur produit.

Il est improbable que Reichardt ait masqué une mévente par des propos trompeurs. Car il avait l'habitude de dire la vérité sur la diffusion de ses journaux, même si cette vérité était désagréable. Quand »Deutschland«, son deuxième mensuel politique, ne marcha pas aussi bien que prévu initialement, il l'annonça en effet sans détours<sup>53</sup>.

Le succès de »Frankreich« fut-il durable? On pourrait se demander si les débuts prometteurs n'auraient pas été suivis d'une chute des ventes, comme ce fut le cas du »Teutscher Merkur« ou des »Horen«. Or en 1801, on disait que »Frankreich« »se continuait avec succès«<sup>54</sup>, et en 1803, le mensuel passait pour être l'»un des journaux les plus accrédités«<sup>55</sup>. En 1805, quand Reichardt supprima son journal, il avança comme motif non pas le manque d'abonnés, mais le fardeau écrasant de la censure. On a donc de bonnes raisons de supposer que »Frankreich« trouva suffisamment de lecteurs jusqu'à la fin.

Fort de toutes ces données, nous estimons que le tirage de ce périodique à succès devait se situer entre 1200 et 2000 exemplaires. Compte tenu de la situation du marché littéraire, ce résultat était remarquable. Il correspondrait aujourd'hui à plusieurs dizaines, voire centaines de milliers d'exemplaires vendus.

51 Relevé de leurs comptes-rendus chez [Johann Samuel ERSCH], *Repertorium der Literatur für die Jahre 1795–1800*, 8 t., Iéna 1793–1807.

52 Frankreich im Jahr 1795, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> cahier, p. 380.

53 Deutschland, 1796, 10<sup>e</sup> cahier, p. 103, note.

54 Journal général de la littérature étrangère, 7 novembre 1801.

55 Lettre du ministre des relations extérieures Talleyrand à l'ambassadeur français à Hambourg; AE CP (voir note 18) Hambourg 117, fol. 36, 18 ventôse an XI (9 mars 1803), dans: DELINIÈRE, Karl Friedrich Reinhard (voir note 18), p. 317.

## Le marché littéraire

L'Allemagne comptait environ 20 millions d'habitants au XVIII<sup>e</sup> siècle, soit quatre fois moins qu'aujourd'hui. En Europe centrale, la part des lecteurs parmi la population totale s'élevait à 15% en 1770 et à 25% en 1800<sup>56</sup>. Si l'on retient une moyenne de 20% pour l'Allemagne, cela donne un public de 4 millions.

Mais le marché était encore bien plus étroit, car le terme de «lecteur» ne signifiait pas forcément «acheteur». L'immense majorité de la population étaient des paysans ou des artisans, qui n'avaient pas suffisamment d'argent pour acheter des périodiques, comme nous l'avons prouvé plus haut. Et pourtant, un journaliste de la revue «Eudämonia» écrivait en 1796: «Même le peuple des plus basses couches lit. Le paysannat et le commun des bourgeois lisent de nos jours, et souvent plus qu'il ne leur faudrait»<sup>57</sup>.

Mais la contradiction entre nos recherches économiques et cette affirmation d'un contemporain n'est qu'apparente. S'ils n'avaient pas l'argent, les pauvres pouvaient tout de même lire les revues dans les tavernes ou les sociétés de lecture. Le jacobin prussien baron Friedrich von der Trenck expliquait ainsi la mévente de sa revue «Proserpina» (1793): les aristocrates la trouvaient trop révolutionnaire; les commerçants bourgeois s'en désintéressaient, parce qu'elle n'augmentait pas leur capital; les pauvres, n'ayant pas d'argent, la lisaient uniquement dans les cabinets de lecture<sup>58</sup>.

À cause des sociétés de lecture, un même numéro était lu par 10 à 20 personnes. Si l'on divise le chiffre de 4 millions de «lecteurs» par ces coefficients, on arrive à un potentiel de 200 000 à 400 000 «acheteurs».

Ces chiffres se recoupent à peu près avec les estimations d'un sociologue moderne. Prenant pour base de départ le nombre de personnes ayant fait des études supérieures, Alberto Martino arrive, pour le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à un groupe de 80 000 à 85 000 acheteurs pour les revues littéraires<sup>59</sup>. Nous disons bien: «acheteurs», parce que les sociétés de lecture ne furent créées qu'à partir des années 1760. Avec les progrès de l'instruction publique tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup> et aussi en raison des fascinantes agitations politiques, le nombre d'acheteurs augmenta sans doute. On ne possède malheureusement aucune statistique précise à ce sujet. Tout au moins peut-on signaler une estimation faite par Martin Welke: «À la veille de la Révolution française, ce sont plus de 180 journaux au tirage total de 200 000 exemplaires qui, entre Berne et Königsberg, entre Vienne et Hambourg, se disputent la faveur des lecteurs. Et tenant compte du nombre important des «consommateurs finaux», qui à l'époque partageaient en commun un journal – nous pouvons supposer que chaque numéro parvenait à la vue ou aux oreilles, par le moyen répandu de la lecture à haute

56 Rudolf SCHENDA, *Volk ohne Buch. Studien zur Sozialgeschichte der populären Lesestoffe 1770–1910*, Francfort 1970, <sup>2</sup>1977, p. 444.

57 LINDEMANN, *Deutsche Presse bis 1815* (voir note 7), p. 125.

58 GRAB, *Demokratische Strömungen* (voir note 4), p. 79–80.

59 Alberto MARTINO, *Barockpoesie, Publikum und Verbürgerlichung der literarischen Intelligenz*, dans: *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 1 (1976), p. 107–145, référence p. 111.

60 Cf. LINDEMANN, *Deutsche Presse bis 1815* (voir note 7), p. 123–125.

voix, d'une bonne douzaine de personnes intéressées – il faut déjà tabler sur un public de plusieurs millions de personnes<sup>61</sup>.

Ainsi donc, l'Allemagne comptait plusieurs millions de lecteurs, mais seulement 200 000 à 400 000 acheteurs. Et comme chaque acheteur ne pouvait pas se permettre d'acquérir toutes les revues (en raison de leur prix élevé), les auteurs devaient faire de grands efforts pour réunir suffisamment d'abonnés.

Du côté de l'offre, une concurrence sauvage opposait en effet les différents publicistes politiques. »L'Allemagne disposait jadis d'un potentiel d'environ 7000 écrivains – tel était le chiffre calculé pour l'année 1791 par le lexicographe contemporain Johann Georg Meusel [...]. Il y avait toute une armée d'intellectuels, qui bénéficiaient certes d'une conjoncture favorable créée par les événements du jour [la Révolution française, qui passionnait les lecteurs], mais en même temps, ils devaient affronter tous les jours une lutte sans merci contre leurs concurrents, puisqu'ils dépendaient pour la plupart des recettes provenant de leur plume et que le marché, malgré l'intérêt accru, restait encore relativement étroit. Seule une minorité réussit à se faire un nom et à se créer une existence matérielle sûre en conséquence<sup>62</sup>.

Si Reichardt avait fondé »Frankreich« dans les années 1770, il aurait eu bien moins de concurrents, parce qu'il existait encore à peine une dizaine de journaux politisés. La guerre d'indépendance américaine et, surtout, la Révolution française secouèrent la république des lettres du vieux continent. Depuis 1770 jusqu'en 1795, on peut observer une politisation croissante des journalistes et de leurs lecteurs. »Le nombre de fondations de revues augmenta extraordinairement dans toute l'Allemagne à partir de 1795 [...]. [Les journalistes] s'arrachaient mutuellement les lecteurs et réduisaient sévèrement leur influence par la forte concurrence<sup>63</sup>.

Bon nombre parmi ces journaux fondés en 1795 ne survécurent pas longtemps. Les »Miscellen zur Geschichte des Tages«, commencées en janvier 1795 à Hambourg, durent cesser leur parution en juin. D'après le rédacteur en chef, J. W. von Archenholtz, le temps était révolu »où des écrits importants en France étaient encore rares et où en Allemagne peu de journaux seulement fixaient leurs regards« sur la politique française. »Il semble s'ouvrir une compétition pour savoir qui méritera le premier rang par son habileté à traduire en allemand les feuilles intéressantes de l'étranger ... En tant qu'historien collectionneur et encore plus en tant que promoteur passionné de la philosophie des Lumières, je suis content de voir que ce champ d'activité n'est plus désert; je le laisse avec plaisir à d'autres et termine les »Miscellen« avec ce tome<sup>64</sup>.

Quelques années plus tard, la situation n'avait pas changé. Écoutons les plaintes du directeur du »Teutscher Merkur« en 1802: »Sans doute, toutes les années, plusieurs

61 Martin WELKE, La presse allemande à l'époque de la Révolution, dans: Max MARTIN (dir.), L'Allemagne et la Révolution française 1789/1989. Une exposition du Goethe-Institut pour le bicentenaire, Stuttgart 1989, p. 36.

62 Alain RUIZ, Leben und politische Publizistik Heymann Salomon Pappenheimers in Hamburg zur Zeit der französischen Revolution, dans: Jahrbuch des Instituts für Deutsche Geschichte 12 (1983), p. 129–187.

63 HOCKS, SCHMIDT, Literarische und politische Zeitschriften (voir note 50), p. 53.

64 Miscellen zur Geschichte des Tages, vol. II, prologue daté du 3 juin 1795, dans: RUIZ, Leben und politische Publizistik (voir note 62), p. 179–180.

douzaines de journaux nouveaux émergent tels des champignons sur un sol marécageux [...], mais ce sont des moribonds: la plupart du temps, ils ne survivent pas au deuxième trimestre<sup>65</sup>.

Les principaux concurrents de Reichardt furent deux revues spécialisées dans la Révolution française – la »Minerva« et les »Beyträge zur Geschichte der Französischen Revolution« –, ainsi qu'un journal politique réputé intitulé »Europäische Annalen«, sans compter les nombreux confrères de moindre envergure<sup>66</sup>.

»Frankreich« aurait pu n'être qu'une entreprise sans lendemain, comme ce fut le cas pour la majorité des feuilles de l'époque. Or par sa qualité, le journal de Reichardt plut à (presque) tout le monde et resta dans les bonnes grâces du public jusqu'au bout. Ce fut uniquement la censure, et non la concurrence, qui entraîna la suppression du périodique. Maintenir une revue pendant onze ans – Reichardt pouvait être fier de ce résultat!

L'étude de ce mensuel jette des lumières sur l'histoire générale d'une presse allemande qui connut alors, de par les événements français, un essor extraordinaire. Si les gouvernements allemands firent tant d'efforts pour museler la presse favorable aux droits de l'homme, c'est qu'elle représentait un réel danger pour l'ordre établi. »Frankreich« déranga plus d'une fois les puissants du jour – en Allemagne comme en France.

Le regard que l'équipe rédactionnelle portait sur la France, sa position idéologique, la guérilla ingénieuse menée contre la dictature napoléonienne feront l'objet d'une publication ultérieure.

65 Lettre de Wieland à son fils Ludwig, qui lui avait fait part de son désir de devenir journaliste, dans: SALOMON, *Geschichte des deutschen Zeitungswesens* (voir note 36), vol. II, p. 52.

66 Les plus connus sont présentés dans l'ouvrage de Hocks et Schmidt sur les revues politiques de 1789 à 1805; la »Minerva« n'y étant pas traitée, on se reportera à RUIZ, *Leben und politische Publizistik* (voir note 62); F. RUOF, *Johann Wilhelm von Archenholtz. Ein deutscher Schriftsteller zur Zeit der Französischen Revolution und Napoleons (1741–1812)*, Berlin 1915; G. SPRINGORUM, *Die Minerva von Johann Wilhelm von Archenholtz. Untersuchungen über die kulturpolitische Leistung und Wirkung einer Zeitschrift der Wende des 18. zum 19. Jahrhundert*, thèse, Heidelberg 1945.

## Registre des auteurs de »Frankreich«

Les auteurs sont classés par ordre alphabétique. Leurs articles sont rangés chronologiquement. 1796, 10, V = *Frankreich im Jahr 1796*, 10. Stück, V. Kapitel. Il est superflu d'indiquer le tome, étant donné la concordance rigoureuse: I. Band = 1.–4. Stück; II. Band = 5.–8. Stück; III. Band = 9.–12. Stück.

Les noms des collaborateurs principaux sont soulignés.

Une traduction d'un article de journal (français ou étranger) est enregistrée sous le nom du périodique et – quand on le connaît – sous celui de l'auteur. S'il s'agit de l'éditeur d'un journal, cela est également indiqué. Les noms de périodiques sont distingués par la mise en *italiques*.

*Accusateur public (L')*: 1795, 3, V; 8, V; 9, III; 1796, 3, X; 12, I.

Addington (Henry): 1803, 3, VI.

Agier: 1795, 3, III.

*Ami des Loix*: 1796, 11, II; 1798, 1, IV; 1800, 1, III; 6, VI.

Andrieux: 1799, 5, VIII; 1800, 9, V.

Anonyme: toutes les contributions non contenues dans ce registre.

Argus: 1804, 6, III.

Arnault: 1803, 1, VIII; 9, VII.

Arzt (deutscher): 1796, 6, III; 1797, 12, III.

Arzt (französischer): 1801, 1, I.

Audoin (Ranier): 1798, 11, I.

Avisse: 1796, 8, XIII.

Aymé (J. J.): 1800, 7, V.

B.: 1799, 9, IV.

B. (Citoyenne Victoire B.): 1799, 7, X.

Bailleul (J. C. H.): 1797, 9, III.

Bailly (Jean-Sylvain): 1804, 7, III; 8, III; 9, IV; 10, IV; 11, IV; 12, VI; 1805, 1, V; 2, III; 3, IV; 4, IV; 5, V; 7, V; 9, VI.

Barbé (J.): 1802, 11, IX.

Barbe Marbois: 1804, 2, II.

Beaumarchais: 1796, 11, V (in: *Journal de Paris*).

Beffroy-Reigny (Ludwig Abel): 1796, 1, IV; 1801, 1, VI; 4, II; 5, II; 9, IV; 9, IX; 11, X; 12, VI.

Berthier (Alexander): 1799, 10, IX; 11, V.

Besenal (baron de): 1805, 6, IV; 7, II; 8, I.

Beurrier: 1801, 7, VII.

Bilieterque (A. L.): 1799, 7, V.

Biot (J. B.): 1803, 5, I.

Bischof von Arras: 1803, 11, VI.

Bitaupe (Madame): 1803, 9, III.

Boieldieu: 1801, 7, IX; 8, X; 1804, 1, VIII; 5, VI; 6, VIII; 12, VII.

Boisrond-Tonnerre: 1805, 5, III.

Bonace (Mathurin): 1795, 7, V.

Bonaparte (Napoléon): 1796, 5, VIII; 6, IV; 1797, 8, VII (in: *Rédacteur*).

Bordas: 1795, 1, X.

Bouilly: 1805, 4, VI.

Boulay de la Meurthe: 1799, 6, VI; 12, VII.

Bourbon-Conti (Stéphanie-Louise de): 1798, 6, III; 7, I; 7, V; 8, IV; 9, VI; 10, VI; 11, VII; 12, VII.

Bourgoing: 1797, 10, VII.

Bourienne: 1800, 8, IX.

Breton (Le): 1797, 3, I; 1800, 10, IX; 1803, 6, VII.

Briot: 1799, 6, XIV.

Brun (C. Le): 1796, 5, XIII; 7, XII; 1797, 2, IX; 1798, 10, VIII; 1799, 2, VII; 5, X; 1800, 9, XIII; 1802, 11, V.

*Bulletin de Paris*: 1802, 7, III.

Buonaparte: voir Bonaparte.

Büsch (Professor J. G.): 1798, 10, V; 11, III; 1799, 3, III.

C.: voir Camus d'après 1803, 10, I.

Cabanis: 1800, 1, IV.

Campe: 1804, 5, II (in: Cramer); 6, I (idem); 8, I (idem).

Camus: 1802, 1, II; 2, II; 10, I (in: Toulon-geon).

Candeille (Mademoiselle): 1801, 5, IX.

Carnot (L. N. M.): 1799, 4, VIII; 5, I.

Carrión-Nizas: 1805, 6, VI.

Catel: 1797, 2, IX; 3, XI.

Cattaneo: 1796, 6, XII + XIII.

*Censeur des Journaux*: 1796, 2, VI.

Chab(e)aussière: 1796, 9, XIII; 10, XI.

Chalmel: 1799, 6, XIII.

Champagneux (L. A.): 1800, 8, II; 9, VIII; 10, I.

Champagny: 1805, 10, IV.

Chaptal: 1802, 3, II.

Chardon-La-Rochette: 1799, 12, V; 1800, 1, VIII.

Charrette: 1795, 1, XVII.

Chauveau Lagarde: 1803, 5, II.

Chénier: 1795, 2, V; 6, XV; 7, XV; 11, XIV; 12, VIII; 1797, 3, XI; 9, VII; 1800, 5, III; 1801, 7, VI.

- Cherubini: 1799, 9, XI; 1802, 5, VIII; 1804, 4, IV.  
*Chronique de Paris*: 1799, 6, X (Mercier).  
 Clairon (Hyppolite): 1798, 12, II.  
 Cléry: 1798, 6, V; 7, I; 8, I; 9, I.  
 Clotilde: voir Vallon-Chalys (Marguerite Éléonore Clotilde de).  
 Coetus: 1795, 1, XVII.  
 Constant (Benjamin): 1796, 7, IV; 8, I; 8, X; 1797, 5, I; 6, I; 7, II; 8, I; 9, I; 1798, 4, I; 1799, 8, I; 11, I.  
 Corbeaux (der Jüngere): 1803, 2, VI.  
 Coupigny: 1795, 5, IV; 9, VII; 1804, 9, VII.  
*Courier* [sic] *de Londres*: 1802, 9, VII; 12, III; 1803, 10, IV (Duroc); 1804, 6, IV (Moreau).  
*Courrier Universel*: 1795, 6, I (Husson).  
 Courtois: 1796, 6, X; 1799, 8, III.  
 Cousin Jacques: voir Beffroy-Reigny d'après 1801, 4, II.  
Cramer (Carl Friedrich): 1795, 9, V; 10, VI; 1796, 1, VIII; 2, XII; 3, III; 4, VII; 5, VII; 12, III.  
 En 1797, il faut distinguer trois provenances: a) Cramer, 1797, 9, IV; 9, VIII; b) extraits du journal *Semaines critiques*: 1797, 5, VII; 6, II; 7, III; 8, II; c) »Pariser Briefe« (anonymes, mais écrits par Cramer d'après 1797, 4, VII, 370 et 8, IX, 359–360): 1797, 1, X; 2, VIII; 3, IX; 4, VII; 7, VIII; 8, IX; 9, V; 11, III; 11, X; 12, VI. 1798, 3, IV; 4, II; 1799, 7, VI; 1800, 1, X; 2, III; 5, VII; 1801, 2, III; 10, I; 1802, 11, III; 1803, 6, I; 1804, 5, II (extrait de Campe); 6, I (idem); 8, I (idem); 1805, 1, III.  
 Crassous (Paulin): 1805, 7, VII.  
*Critische Wochen*: voir *Semaines critiques*.  
 Cubières (chevalier de): 1800, 3, VIII.  
 Cuvier: 1803, 1, III.  
 D. (H. G. D ...): 1803, 6, III.  
 Dalayrac (Nicolas): 1800, 2, X; 8, XIV; 1801, 9, XII; 12, VIII; 1805, 10, VII.  
 Danou: 1797, 1, V.  
 David: 1800, 7, II.  
*Décade*: 1802, 11, VIII Leroi (Alphonse).  
*Décade critique*: 1798, 5, V; 5, XIV; 5, XV; 6, II; 6, IV; 6, VII; 7, II; 7, IV; 7, VI; 8, III; 9, II; 9, IV; 10, IV; 10, VII; 11, VIII; 1799, 1, VII; 9, IX; 12, IX.  
*Décade littéraire, philosophique et politique*: 1799, 9, II; 1800, 12, VIII; 1801, 2, IV; 3, V; 5, VIII.  
*Décade philosophique*: 1797, 6, V.  
*Décade philosophique, littéraire et politique*: 1802, 1, I; 1, VI; 2, III.  
 Delacroix: 1795, 1, V.  
 Delamaria: 1798, 9, IX.  
 Delrieu (C.): 1797, 6, X.  
 Desfontaines: 1797, 9, IX.  
 Desgenettes: 1802, 7, VII.  
 Desgranges fils: 1798, 11, IX.  
 Desorgues: 1795, 10, XII; 1797, 1, XII.  
 Despaze (Joseph): 1797, 3, V; 4, IV.  
 Despreaux (J. C.): 1798, 12, VIII.  
 Despreaux (Simien): 1801, 10, II.  
 Deutscher (aus dem Tagebuch eines): voir Cramer d'après 1796, 12, III et *Deutschland* 1796, 6, IX, 422.  
Deutscher (Briefe eines reisenden): n'est pas identique avec Cramer d'après 1803, 6, IV et 11, VIII. Les contributions depuis 1802, 11, II jusqu'à 1803, 6, V inclus sont tirées de Reichardt: *Vertraute Briefe ...*, Hambourg 1803. 1796, 3, II; 7, VIII; 1798, 3, IX; 4, IV; 1802, 2, V; 3, IV; 4, I; 11, II; 12, II; 1803, 1, IV; 4, V; 6, IV; 8, II; 9, II; 11, VIII; 1804, 1, V; 3, IV; 4, II.  
 Devienne: 1800, 11, XIII.  
 Devismes: 1802, 10, VII.  
 Diderot: 1796, 10, IV.  
 Drouet: 1796, 6, VIII.  
 Dubois (J. B.): 1797, 1, I; 2, IV.  
 Dubois-Crancé: 1795, 1, IX; 2, I.  
 Ducis: 1797, 7, I.  
 Dumas (Matthieu): 1797, 2, I; 3, IV.  
 Dumesnil (Marie Françoise): 1799, 12, IV.  
 Dumoustier: 1795, 7, XI.  
 Dupaty: 1800, 7, XII.  
 Dupont de Nemours (éd.): voir *Historien*.  
 Duroc: 1803, 10, IV (in: *Courier* [sic] *de Londres*).  
 Dussault (J. J.): 1795, 1, XIV.  
 Dutems (Hugues): 1803, 2, VII.  
 Duval (Alexandre Pineux-Duval): 1800, 4, VI.  
 Duval (Charles Alexandre Amaury Pineux-Duval, surnommé »Amaury«): 1798, 9, IX. E.: 1795, 2, XI; 3, XII; 1798, 7, III; 8, V; 12, IV (cf. *Magazin encyclopédique*).  
*Éclaireur du Peuple*: 1796, 5, IX.  
 Entraigues: 1802, 4, VI.  
 Eymar: 1802, 1, X.  
 Fay: 1801, 6, IX.  
 Fayole: 1804, 1, IV.  
 Fermont (De): 1795, 1, IV.  
 Fevre (Le): 1798, 5, IV.  
 Fievée: 1803, 1, II (In: *Journal des débats* d'après 1803, 2, VI).

- Fleuriot: 1795, 1, XVII.  
 Flüchtling (nicht ausgestrichener): 1800, 6, I.  
 Foissac (Henry): 1800, 6, II.  
 Fontanes (Louis): 1797, 4, III; 5, II; 1800, 3, II; 1801, 1, III.  
 Fourcroy, 1800, 1, XII; 1805, 10, III.  
 Fréron: 1795, 5, III; 6, V.  
*Friedensbote (Der)*: 1797, 1, VII.  
 Gabiou: 1799, 2, V.  
 Garat (D. J.): 1795, 4, X; 5, VIII; 5, IX; 6, VIII; 1796, 8, XIV; 1797, 4, I; 5, XI; 8, IV; 10, V; 10, VI; 1799, 2, VI; 8, VI; 12, VIII; 1800, 5, IX; 1801, 10, VI; 1802, 8, VII; 1803, 12, IV; 1805, 9, III.  
 Garnier: 1801, 6, V.  
 Gaveau(x) (P.): 1795, 2, XVII; 1801, 2, VI; 3, VIII; 4, VI; 11, XI; 1802, 4, VI; 1805, 5, VI.  
 Gelehrter: 1799, 3, II.  
 Gelehrter (deutscher): 1796, 9, X; 10, III.  
 Gelehrter (Auszüge aus dem Briefe eines Pariser): 1798, 9, V.  
 Genoveva (il s'agit d'un prénom): 1803, 12, III.  
 Geoffroy: 1803, 8, VI; 9, V.  
 Gilbert: 1804, 8, VI.  
 Ginguené: 1796, 5, I; 6, I; 7, V; 1798, 1, II; 2, III; 3, I; 4, III; 4, VII; 1799, 6, XVII.  
 Girard: 1801, 12, V.  
 Giraud: 1801, 5, VI.  
 Girouts ou Giroust (C.): 1797, 6, X; 1798, 8, VI.  
 Göricke (C. G. W.): 1797, 10, I.  
 Gossec: 1796, 10, XI; 11, XIV; 1799, 10, XI.  
 Goussé: 1805, 2, VII.  
 Grégoire: 1798, 6, I.  
 Gretry: 1798, 9, III; 1800, 6, XX.  
 Grobert (J.): 1800, 11, VI.  
 Gudin (P. Ph.): 1799, 6, I.  
 Gueroult: 1797, 12, VIII.  
 Guichard: 1801, 3, III; 4, I.  
 Harpe (De la): 1795, 6, II; 7, III; 8, VIII; 1801, 7, VIII; 8, IX.  
 Hauterive (B.): auteur anonyme identifié dans le numéro 62 du *Journal de Paris* d'après 1800, 12, VI.  
 1800, 12, VII; 1801, 1, V; 2, V; 3, I.  
 Haye (De la): 1795, 6, VI.  
Hensler (Wilhelm): voir Nordländer.  
 Herault-de-Sechelles: 1796, 1, X; 1801, 8, V.  
Herausgeber (= éditeur de la revue): d'abord Reichardt seul (en 1795), ensuite Reichardt et Piter Poel (1796–1805). En plus des écrits listés ci-après, les éditeurs ont rédigé de nombreuses notes en bas de page tout au long de la revue.  
 1795, 1, I; 11 + 12, VI; 1800, 8, XII.  
 Héricourt (Libert d'): 1801, 7, I; 8, III.  
*Historien*: 1796, 5, IV.  
 Hoche: 1796, 8, V.  
 Hoffmann: 1803, 9, VIII; 10, X.  
 Hoguer (J. P.): 1805, 6, I.  
 Husson: 1795, 6, I (in: *Courrier Universel*).  
 Isnard: 1795, 1, IV; 1796, 8, II.  
 Ivernois (Francis d'): 1803, 2, III.  
 Jadin: 1796, 9, XIII; 1797, 1, XII; 9, IX; 1803, 7, VII; 12, VIII; 1804, 10, IX.  
 Jauffret: 1795, 3, XVII.  
 Jordan (Camille): 1798, 1, III; 3, VIII; 4, V; 5, III; 1802, 9, VIII (d'après p. 373); 10, I (d'après p. 140).  
 Jourdan (Général): 1799, 12, I.  
 Jourieu-Aubert: 1803, 11, I.  
*Journal d'économie publique, de morale et de politique*: 1796, 11, IV.  
*Journal de Paris*: 1796, 11, V (Beaumarchais); 1799, 1, VIII (français républicain); 1800, 6, XII; 7, X; 8, IX; 1802, 1, III; 2, VIII; 1803, 7, IV; 12, VI (Röderer).  
*Journal des débats*: 1802, 11, VI; 1803, 1, II; 3, I; 7, V.  
*Journal des défenseurs de la patrie*: 1802, 3, VI; 9, II; 10, II.  
 K.: sous le sigle »K« se cache Georg Kerner d'après *Deutschland* 1796, 6, IX, 422.  
 1795, 9, I; 10, I; 1796, 2, XI; 3, I; 4, I; 1798, 1, IV; 2, IV; 5, II.  
 Kapitalist: 1803, 3, IV.  
 Kaufmann (français): 1801, 8, VI.  
 Kerguelen: 1796, 10, V; 11, I.  
 Kerner: voir »K.«.  
*Kritische Dekade*: voir *Décade critique*.  
 Künstler (français): 1800, 5, VI.  
 L.: sous le sigle »L.« se cache peut-être F. M. Leuchsenring d'après la concordance des convictions, d'après des éléments biographiques et d'après une lettre de Reichardt à Zelter en 1795.  
 1795, 1, II; 3, VII; 3, X; 3, XI; 5, X; 8, X; 9, II; 11 + 12, VI; 1796, 1, IV; 1797, 5, V; 5, VI; 5, VIII; 5, IX; 5, X; 5, XII; 5, XIII; 6, VI; 8, X.  
 Lablée: 1800, 9, VII.  
 Lacépède: 1803, 2, I.  
 Lacretelle: 1795, 6, III; 1796, 7, I; 7, II; 8, VI; 8, VII; 8, IX; 9, V; 9, VI; 10, VIII; 11, VI; 1797, 1, II; 1, IV; 2, VI; 6, IX; 1800, 1, VII; 2, V; 1803, 4, VI.



- Lacroix: 1799, 12, III.  
 Lacuée: 1797, 11, VII.  
 Lafayette: 1797, 1, IX.  
 Lafayette (Madame): 1796, 12, V; 1797, 5, III.  
 Laharpe: voir Harpe (De la).  
 Lalande (Hieronymus): 1796, 4, II; 1800, 4, III; 1801, 8, VII.  
 Lamotte (Benoît): 1795, 8, IV.  
 Langlais (Isidore): 1796, 5, II.  
 Lantier (C. F.): 1799, 1, X.  
 Lasalle (Henri): 1800, 9, II.  
 Lebreton: voir Breton.  
 Lebrun: voir Brun.  
 Lebrund (Topino): 1801, 3, II.  
 Legendre: 1796, 7, X.  
 Legrand d'Aussy (C.): 1800, 11, VII.  
 Lenoir Laroche: 1797, 7, IV.  
 Lenormand (Ange): 1799, 11, II.  
 Leroi (Alphonse): 1802, 11, VIII (in: *Décade*).  
 Leutenant der Truppen-Abtheilung, die Charette gefangen genommen hat: 1799, 4, IV.  
 Lezay (Adrian): 1796, 9, I; 10, I.  
 Liancourt: 1797, 12, V.  
 Linguet: 1801, 9, VI (in: Toulangeon)  
 Longchamps: 1803, 7, VII; 12, VIII.  
 Lormian (Baour): 1796, 12, IX.  
 Louvet: 1795, 1, IV; 7, I (in: *Sentinelle*); 7, IV; 10, IV.  
*Magazin encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts*: rédigé par A. L. Millin; toutefois, une signature »E.« apparaît en 1798, 8, V et 12, IV; serait-ce un Allemand qui traduit et veut immortaliser son travail de traducteur?  
 1797, 1, VI; 3, II; 4, II; 1798, 7, III; 8, V; 12, IV; 1800, 5, I.  
 Mahéault: 1799, 9, XI.  
 Malesherbes: 1797, 7, VII.  
 Mallet-Dupan: 1797, 11, IX (in: *Mercurie britannique*); 1800, 4, IX.  
 Malouet: 1797, 2, II; 1803, 9, VI.  
 Malmesbury: 1797, 10, XI (in: *Rédacteur*); 11, I.  
 Mann (ein alter, verständiger): 1803, 1, I; 4, IV; 7, VI; 8, V; 12, I; 1804, 1, II; 2, I; 3, I.  
 Marchena: 1795, 8, VI.  
 Marmontel: 1804, 11, I; 12, IV; 1805, 2, I; 3, I.  
 Martignac: 1795, 2, III.  
 Marsollais: 1801, 12, VIII.  
 Marsollier: 1800, 8, XIV.  
 Méhul: 1795, 3, XVII; 1803, 1, VIII; 1805, 4, VI.  
 Mercier: 1797, 12, I; 1798, 3, V; 8, II; 1799, 1, VI; 2, III; 4, III; 5, II; 5, IV (signe sous anagramme Reicrem); 6, X (in: *Chronique de Paris*); 6, XI; 9, III; 10, II; 1800, 1, XIII; 5, VIII; 9, IV; 1802, 1, VIII; 7, VIII; 1803, 10, VII.  
 Mercier le jeune: 1804, 11, VI.  
*Mercurie britannique*: 1800, 4, IX (Mallet-Dupan).  
*Mercurie de France*: 1802, 7, II; 1803, 10, V.  
 Merlin de Douay (Philippe Antoine): 1799, 9, I.  
 Merlin de Thionville (Antoine): 1795, 2, II; 3, VI.  
*Messenger du Soir*: 1796, 6, XI.  
 Michaud: 1802, 8, IV.  
 Millin (A. L.): toutes ses contributions sont tirées du *Magazin encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts, etc.*  
 1797, 1, VI; 3, II; 4, II; 1798, 7, III; 1800, 5, I.  
 Milton: 1805, 3, VII.  
 Miranda: 1795, 6, VII.  
 Mirabeau: 1796, 6, II; 11, XII.  
*Moniteur*: 1795, 7, VIII (Trouvé); 1797, 1, III; 1800, 2, IV; 2, VII; 11, III; 11, X; 12, IV; 1801, 6, II; 7, III; 1802, 10, IV; 11, IV; 1803, 1, VII (Sheridan); 11, VII.  
 Montesquieu: 1796, 11, IX; 12, II.  
 Montgaillard (J. G. M. Roques de): 1804, 2, IV; 3, II; 6, V; 7, IV; 8, IV; 9, V; 10, V.  
 Montjoye (B.): identifié par le titre de son livre.  
 1796, 10, VI; 11, VII; 12, VI.  
 Montjourdain: 1795, 5, XII.  
 Moreau (C. J. L.): 1800, 8, V.  
 Moreau (Général Jean Victor): 1804, 6, IV (in: *Courier* [sic] de Londres); 7, II.  
 Moreau de la Sarthe: 1802, 11, VI.  
 Morellet: 1795, 6, IV; 1799, 9, VIII; 10, V.  
 Morel: 1803, 5, VI.  
*Morning Chronicle*: 1803, 1, VII (Sheridan).  
 Voir aussi *Moniteur*.  
 N. (B. N ..., témoin oculaire): 1802, 10, III; 11, I; 12, I.  
 Necker (Mademoiselle): voir aussi Staël (Madame de).  
 1801, 12, IV.  
 Necker (Jacques): 1802, 9, IV; 9, VI.  
 Neufchâteau (François de): 1798, 11, II.  
 Nogaret (Félix): 1798, 8, VI.  
*Nordländer (aus den Briefen eines)*: 1795, 1, XIII; 2, XII; 4, III; 5, VI; 6, X; 7, XII; 9, IV; 10, V; 11 + 12, V; 1796, 1, III; 2, I; 3, IV; 4, V;

- 5, VI; 6, IX; 8, VIII; 9, III; 10, II; 11, III; 1797, 1, VII; 2, V.
- O.: 1795, 2, X; 2, XIV.
- Officier (der den Vendéekrieg durchgemacht hat): 1804, 1, I.
- Officier (ein): 1796, 1, II.
- Officier (französischer): 1805, 8, V (in: *Publisteste*).
- Officier Général: 1800, 2, IX.
- Oelsner (Konrad Engelbert): identifié d'après une note de l'éditeur 1796, 9, IV, 86.
- 1796, 9, IV.
- Orléans (Louis Philippe Joseph duc d', appelé aussi Philippe-Égalité): 1800, 9, X; 11, VIII; 12, V.
- P.: 1795, 6, XI.
- Pange (François de): 1796, 9, IX.
- Papon (P.): 1805, 3, V.
- Pariser Briefe: voir Cramer.
- Pariser (ein): 1800, 6, XIV.
- Parny (Évariste): 1799, 4, IX.
- Pepelet: 1803, 8, VII.
- Petit (Joseph): 1801, 1, II; 2, I.
- Philippeaux: 1795, 1, III.
- Piccini (Alexandre Piccini fils): 1803, 5, VI.
- Pichegru: 1797, 8, VIII.
- Piis: 1797, 8, XI.
- Pitou (Louis Ange): 1805, 4, V; 5, I; 7, I.
- Poel (Piter): voir Herausgeber.
- Portalis (Jean Étienne Marie): 1796, 9, VII; 1802, 4, II; 5, II; 1805, 9, II; 10, I.
- Pougens (Charles): 1796, 9, XII; 11, XIII.
- Poultier: 8, IV.
- Publiciste: 1800, 6, IV; 1804, 9, III; 1805, 8, V [Officier (französischer)].
- Puj(o)ulx: 1801, 6, III.
- Quinette: 1795, 7, IX.
- Quotidienne: 1796, 2, IV; 2, XIII.
- Radet (M.): 1800, 2, X.
- Ramel: 1799, 6, XVI; 7, II.
- Real: 1795, 3, IV; 10, III; 11 + 12, IV; 1796, 1, VI; 2, II; 2, V; 2, IX; 2, X; 3, XI; 5, V (in: *Rédacteur*); 7, VII; 1797, 9, VI.
- Rédacteur (Le): comme c'est un journal officiel il faut aussi voir sous le mot-clef »Regierung« (gouvernement).
- 1796, 5, V; 7, IX; 1797, 4, VI; 7, IX; 8, VI; 8, VII (Bonaparte); 9, II; 10, XI (Malmesbury); 11, I (idem); 1798, 2, VII; 1799, 1, V; 6, VII; 1802, 3, V; 4, III; 5, III; 6, III.
- Regierung (publication gouvernementale, voir aussi *Rédacteur*): 1795, 1, XII; 2, VI; 2, VII; 2, VIII; 4, II; 6, XIII; 11 + 12, I; 1796, 1, I; 3, VII; 3, VIII; 3, XII; 6, V; 1797, 3, VIII; 6, III; 7, VI; 8, III; 10, IX; 11, V; 12, IV; 1798, 1, V; 5, VII; 5, XI; 11, IV; 1799, 1, II; 6, III; 1800, 1, VI; 3, IV; 3, VI; 4, I; 5, II; 5, V; 7, I; 1801, 1, IV; 9, VIII; 10, III; 11, III; 12, I; 12, II; 12, III; 1802, 8, V; 1803, 5, V; 6, V; 10, VIII; 11, II; 1804, 2, III; 3, V; 4, III; 5, I; 5, III; 5, V; 6, II; 6, VII; 7, I; 8, V; 9, I; 9, VI; 10, II; 10, VI; 11, II; 12, II; 1805, 1, IV; 2, VI; 4, I; 5, II; 6, V; 7, III; 8, III; 8, IV; 9, I; 9, V; 10, II; 10, V.
- Regnault de Saint-Jean-d'Angély: 1802, 7, III (in: *Bulletin de Paris*).
- Regnier (L.): 1801, 11, I; 1802, 1, V; 2, I.
- Regnière: 1803, 7, II.
- Reichardt (J. F.): voir Herausgeber et Deutscher.
- Reicrem: voir Mercier. »Reicrem« = Mercier lu à l'envers d'après 1799, 5, IV.
- Reinhardt (K. F.): 1800, 5, V (identifié par l'indication »Minister des Departements der auswärtigen Angelegenheiten«).
- Reisender: 1804, 7, V.
- Republikaner (französischer): 1799, 1, VIII (in: *Journal de Paris*).
- Reth (C.): 1798, 7, VII.
- Reubell: 1799, 6, V.
- Reveillères-Lepeaux (L. M.): 1797, 10, II; 1798, 12, I; 1799, 8, V; 9, VII; 10, X; 11, VI; 12, VI; 1800, 2, VIII.
- Richer-Serisy: 1795, 3, V (in: *Accusateur public*); 8, V (idem); 9, III (idem); 1796, 3, X; 12, I.
- Riouffe: 1795, 2, XIII (*Mémoires d'un détenu* – anonyme); 3, XIII (idem); 4, VI (idem); 8, XIII; 1797, 7, V.
- Rivarol: 1802, 3, VIII.
- Robin (Charles César): 1796, 3, V; 3, VI.
- Röderer (orthographe germanisée de Roederer): 1796, 11, IV (in: *Journal d'économie publique, de morale et de politique*); 1797, 2, III; 2, VII; 3, III; 5, IV; 10, VIII; 1798, 12, V; 1799, 1, I; 1, III; 5, VI; 6, XII; 10, VI; 11, IV; 1800, 1, V (et 1800, 1, IX; 2, I; 3, III d'après 1799, 11, VII); 9, I; 11, IX; 1801, 9, II; 12, V; 1802, 12, IV; 1803, 11, II; 12, VI (in: *Journal de Paris*); 1804, 1, VI; 1, VII.
- Roland (Madame): 1795, 3, IX; 4, VII; 4, VIII; 5, VII; 6, IX; 7, VII.
- Rouget de l'Isle: 1796, 2, XVIII; 1797, 11, XI; 1798, 3, X.
- Roupe: 1802, 1, VII.
- Rousselin: 1798, 10, I; 12, VI; 1799, 3, V; 7, III; 1800, 6, V.

- S.: »deutscher Sachverständiger« = Sieveking (G. H.)?  
1795, 2, IX.
- Saint Aubin: 1800, 7, IV; 1802, 7, VI.
- Saint Croix: 1795, 7, VI.
- Saint Just: 1801, 7, IX; 8, X.
- Salaville (J. B.): 1799, 9, V; 10, VIII; 11, III.
- Salle: 1797, 3, X.
- Sapinaud: 1795, 1, XVII.
- Say: 1803, 6, VI; 7, I.
- Séjour (Joseph Alexandre): 1803, 5, III; 1805, 6, III.
- Séjour (L. P.): 1801, 5, VII; 1803, 11, XI.
- Séjour (P. Philippe): 1802, 8, I; 9, I.
- Semaines critiques*: 1797, 5, VII (in: Cramer); 6, II (idem); 7, III (idem); 8, II (idem); 12, II (idem); 1798, 1, I; 2, I; 3, VII.
- Sentinelle (La)*: 1795, 7, I (Louvét); 1796, 5, X.
- Sewrin: 1801, 2, VI; 3, VIII; 4, VI.
- Sheridan: 1803, 1, VII (in: *Moniteur et Morning Chronicle*).
- Sieyès (Emmanuel Joseph): 1795, 4, I.
- Solié: 1797, 8, XI; 12, VIII; 1800, 7, XII.
- Soulavié: 1801, 10, V; 11, II.
- Souriguère: 1795, 2, XVII.
- Spontini: 1805, 3, VII; 6, VII.
- Staabsofficier: 1803, 10, III.
- Staël (Madame de): voir aussi Necker (Made-moiselle): 1800, 6, VII; 1805, 2, IV; 3, II; 4, II; 5, IV; 6, II; 7, IV.
- Suard: 1796, 11, X; 1797, 8, V.
- T.: 1795, 3, I; 4, V; 5, II.
- Talleyrand-Périgord: 1797, 11, II (d'après 1797, 11, II, 202); 1799, 7, IX; 1803, 5, IV.
- Tarchi: 1803, 2, IX.
- Taubenheim: 1800, 6, XVII.
- Thérémín: 1795, 10, VII.
- Tigné (von): 1798, 11, VI.
- Toulangeon (F. Emmanuel): 1801, 7, IV; 8, IV; 9, I; 9, V; 9, VI (Linguet); 1803, 10, VI (Camus).
- Tour du Pin (Marquise de la): 1796, 8, III.
- Toussaint Louverture: 1802, 5, V; 1803, 1, VI.
- Vallon-Chalys (Marguerite Éléonore Clotilde de): 1803, 6, I; 6, II; 6, VII; 8, III; 9, I; 10, II.
- Valville (B.): 1800, 9, XIII.
- Verhafteter (aus den Memoiren eines): voir Riouffe d'après 1795, 10, VI.
- Verteidiger des Vaterlands*: voir *Journal des défenseurs de la patrie*.
- Vetter Jacob: voir Beffroy-Reigny (Ludwig Abel) d'après 1796, 1, IV.
- Viller(s) (Charles): 1803, 12, V; 1804, 3, VI.
- Volney: 1800, 6, X; 1803, 12, II.
- W.: voir Nordländer.
- Williams (Miss): 1801, 6, I.
- Williams (Helene Maria): voir Say d'après 1803, 6, VI.
- Wimpfen: 1803, 9, IV.